

لما فسدت الخلافة فسد الاسلام وخسر المسلمون

LE KHALIFAT

الخلافة



Quand le Khalifat a été dénaturé l'Islam a été corrompu et les Musulmans ont été perdus, Quand le Khalifat aura été réformé l'Islam sera purifié et les Croyants prospéreront



Importé de Suisse

Prix 10 francs français

وما تصلح الخلافة يصلح الاسلام ويفعل المؤمنون

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

Abou Yousof Ya'Koub. Le livre de l'impôt foncier (Kitâl el Kharâdj), traduit de l'arabe et annoté par E. Fagnan, 400 pp., in-8, 1921 50 fr.

Ahlwardt (W.). The divans of the six ancient Arabic poets: Ennabiga, 'Antara, Tharafa, Zuhair, 'Alqama and Imru'ulqais, chiefly according to the MSS. of Paris, Gotha and Leyden, and the collection of their fragments with a list of the various readings of the text, XXX, 114, 224 pp. in-8, 1913 50 fr.

Texte arabe et variantes.

André (J. P.). L'Islam et les races, 2 vol. in-8, 1922 30 fr.

Tome I: Les origines, le tronc et la greffe. — Tome II: Les rameaux: Mouvements régionaux et sectes.

Caetani (L.). Duca di Sermoneta. — Chronographia islamica, ossia riassunto cronologico della storia di tutti i popoli musulmani dall'anno 1 all'anno 922 della Higraph (622—1517 dell'Era Volgare) corredato della bibliografia di tutte le principali fonti stampate e manoscritte, *periodo primo*: anni 1—132 dell'H. (622—750 E. V.), 5 fascicules, 1716 pp., gr. in-4, 1912—1923 500 fr.

Aucun fascicule ne se vend séparément. — Période achevée.

Carra de Vaux. Les penseurs de l'Islam, 5 vol. pet. in-8, d'environ 400 pp. chacun, 1921—1924 75 fr.

Parus: Tome I: Les souverains, l'histoire et la philosophie politique. — II: Les géographes, les sciences naturelles et mathématiques. — III: L'exégèse, la tradition et la jurisprudence. — IV: La scolastique, la théologie et la mystique — la musique.
Sous presse: Tome V: Le Mouvement intellectuel dans l'Islam moderne.

Casanova (P.). Mohammed et la fin du monde; étude critique sur l'Islam primitif, 3 fascicules (244 pp.) gr. in-8 1911—1924 40 fr.

Chauvin (V.). Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne depuis 1810—1885, 12 vol. gr. in-8, 1892—1922 200 fr.

Tome I: Table de Schnurrer, les Proverbes, 1892. — II: Kaillash, 1897. — III: Louqmane et les fabulistes, Barlaam, Antar et les Romains de chevalerie, 1898. — IV à VII: Les mille et une nuits, 1900—1903. — VIII: Syntipas, 1904. — IX: Pierre Alphonse, Secundus, recueils orientaux, table de Henning et de Mardrus, contes occidentaux, les Maqames, 1905. — X: Le Coran et la tradition. — XI: Mahomet, 1909. — XII: Le mahométisme, 1922.

Cour (A.). Un poète arabe d'Andalousie: Ibn Zaïdoun; étude d'après le diwan de ce poète et les principales sources arabes (avec texte arabe et traduction française du diwan), 231 pp., gr. in-8, 1920 30 fr.

Gaudefroy-Demombynes (M.). Le Pèlerinage à la Mekke, étude d'histoire religieuse, 1 pl., VIII-332 pp., gr. in-8, 1923 50 fr.

Première partie. — I: Le territoire sacré (*haram*). — II: La Ka'ba. — III: Les petits édifices autour de la Ka'ba. — IV: Les petits édifices autour de la Ka'ba (*suite*). — V: La mosquée sainte (*el mesjid el haram*). — VI: Les portes du mesjid et haram.

Deuxième partie. — I: Le départ du pèlerin isolée: la caravane du mahmal. — II: La sacralisation du pèlerin (*irham*). — III: La visite des lieux saints de La Mekke (*'oram*). — IV: Les tournées rituelles à la Ka'ba (*tawât*). — V: La course entre Eç Cafa et el Marwa (*sa'y*). — VI: Le hajj. — VII: Le hajj (*suite*). — VIII: Le hajj (*fin*). — IX: Fin du hajj. — X: Le retour du pèlerin; caractère obligatoire du hajj; le hajj de remplacement.



M. Berketullah

LE KHALIFAT

PAR

MAULAVIE
MOHAMMED BEREKETULLAH
DE BHOPAL, LES INDES

1 9 2 4

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB — PARIS VI^e

IMPRIMERIE BERICHTHAUS ZÜRICH (SUISSE)

1924

TABLE DES MATIÈRES

	Page
CHAPITRE I.	
Fin du Khalifat dans la dynastie ottomane	1
Raisons en faveur de l'abolition du Khalifat	2
CHAPITRE II.	
L'origine du Khalifat	16
L'organisation spirituelle	18
CHAPITRE III.	
Côté pratique de l'organisation spirituelle	22
Bases du pouvoir temporel	27
CHAPITRE IV.	
Le fonds national destiné à subvenir aux besoins du gouvernement national	32
CHAPITRE V.	
Comment l'organisation spirituelle devint le jouet du pouvoir temporel	37
CHAPITRE VI.	
Le début du despotisme	50
CHAPITRE VII.	
Quel est le devoir du monde musulman envers le Khalifat?	57
CHAPITRE VIII.	
Le Khalife ne doit être que le chef spirituel	64
Le conseil du Khalife	69
Le ministère de la religion	69
CHAPITRE IX.	
Le ministère des finances ou Baitul Mal	74
Le ministère de l'instruction publique et des recherches	75
CHAPITRE X.	
La propagande et l'organisation des missions	82
L'histoire se répète	88
CHAPITRE XI.	
La personnalité du Khalife et le siège du Khalifat	91

PRÉFACE

LE petit livre que nous présentons aujourd'hui au public est le résultat d'études sérieuses du problème islamique faites tout spécialement en tenant compte de ses conditions modernes. L'auteur est connu d'un large cercle d'amis comme un érudit en religion islamique, en histoire et en littérature. Il a passé onze ans en Angleterre, six ans aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, cinq ans au Japon et la plus grande partie des dix dernières années en Asie et en Europe centrale. Il a fait deux fois le tour du monde. Ses opinions sur la question du Khalifat s'appuient non seulement sur des faits historiques, mais aussi sur une observation approfondie et personnelle des pays islamiques d'aujourd'hui. Il est personnellement connu à Ceylon, en Malaisie, à Honkong, à Shanghai et au Japon comme un savant en littérature arabe et islamique et comme un homme, dont la passion est de voir l'Islam rétabli sur son ancienne base de religion sociale, pratique et démocratique. Il y a un danger de traiter la question du Khalifat au seul point de vue historique, politique ou étroitement religieux. En embrassant tous ces points de vue, l'auteur a cherché à mettre en lumière l'expérience faite par les nations musulmanes dans les temps actuels. Son désir est d'amener l'opinion publique musulmane à établir le Khalifat sur une base sérieuse, et, il se propose de publier ce livre en arabe, en urdu, en

anglais et dans les autres langues continentales, en plus de la présente version française. Les opinions concernant les moyens les plus efficaces pour refondre la fraternité musulmane pendant ces jours d'épreuves et de difficultés peuvent différer, mais le plaidoyer de l'auteur et ses arguments méritent d'être pris respectueusement en considération. Que les lecteurs jugent eux-mêmes !

Abdullah Yusuf Ali.

EALING, ANGLETERRE
12, GRANGE PARK

NOVEMBRE 1924

CHAPITRE I.

FIN DU KHALIFAT DANS LA DYNASTIE OTTOMANE.

Le samedi premier mars 1924 de l'ère chrétienne, le huitième jour des Poissons 1302 de l'année solaire hégirienne, et le vingt-sixième jour de Rajeb 1342 de l'année lunaire de l'hégire, Ghazi Moustafa Kemal Pacha, président de la République d'Angora proposa l'abolition de l'institution du Khalifat, l'expulsion des membres de la famille du Khalife, et la confiscation de leurs biens; le lundi suivant la Grande Assemblée Nationale adopta ce projet de loi à une majorité écrasante; et le lendemain à deux heures du matin le Vali de Constantinople et le Directeur général de la Sûreté se rendirent avec une escorte armée au palais Dolma Bagtché, où ils donnèrent l'ordre au Khalife de s'asseoir sur le trône, après quoi on lui lut le décret ordonnant sa déposition. Puis le Khalife reçut l'ordre de descendre du trône et de faire ses préparatifs pour son départ immédiat. Une heure plus tard, accompagné de sa femme, de sa fille et de son fils, il fut transporté en automobile à Tchadaldja, où un train spécial l'attendait. Ainsi une institution entourée de la vénération de treize siècles, le symbole de la puissance et de la grandeur de l'Orient aux yeux des nations de l'Europe, et le bouclier de la défense de l'Islam pendant ces quatre derniers siècles, disparut comme en un clin d'œil. Cet édifice, qui paraissait aussi solide que le roc et semblait devoir durer aussi longtemps que le monde, a été emporté par le flot des événements. La terre de la foi est-elle ébranlée par un choc si rude, et les montagnes des croyances sont-elles réduites en miettes et disséminées dans l'air comme de la poussière? Un événement si formidable, capable de détourner de son cours l'histoire de l'humanité, est désigné dans

le Coran, en outre de beaucoup d'autres appellations, comme «le coup de massue» (C. I. I.) qui stupéfie les hommes, brise le lien de leur union et les isole les uns des autres ainsi que des mouchérons dispersés (C. 1—4).

Que le Khalifat a été aboli dans la dynastie ottomane, c'est donc un fait patent qui ne saurait être mis en question. Il n'est guère utile maintenant de discuter si la Grande Assemblée Nationale était en droit de le détruire ainsi totalement jusque dans ses racines. Mais c'est un devoir impératif pour tous les Musulmans qui connaissent et peuvent montrer le bon chemin, de proposer des projets capables de conjurer des dangers qui pourraient résulter de l'abolition du Khalifat. Plusieurs questions urgentes s'imposent maintenant à notre attention. Il appartient aux chefs de l'Islam de les méditer longuement, et d'y trouver des solutions convenables en tenant compte de la situation actuelle du monde musulman. La première et la plus impérative de ces questions est la suivante: Moustafa Kemal Pacha et la Grande Assemblée Nationale d'Angora ont-ils été poussés par des motifs équitables et des raisons valides, ou ont-ils eu simplement en vue l'amour du pouvoir et leur propre glorification en chassant le Khalife du territoire de la Turquie, en usurpant les rôles de l'autorité et en gouvernant le pays en dictateurs?

RAISONS EN FAVEUR DE L'ABOLITION DU KHALIFAT.

Il y a un siècle que les nations européennes ont pris en main la cause des chrétiens sujets de la Turquie et les ont poussés à une révolte dont le résultat a été la destruction de l'Empire ottoman. C'est la Grèce qui, la première, échappa à l'autorité du Sultan et devint un état indépendant (1821). La Roumanie et la Serbie suivirent son exemple et à leur tour conquièrent leur

indépendance. Sous le règne du Sultan Abdul Aziz, les provinces de Bosnie de l'Herzégovine se révoltèrent, et, pour les soutenir la Serbie déclara la guerre à la Turquie. Les grandes puissances de l'Europe décidèrent alors de donner à la Turquie une constitution d'après laquelle elle gouvernerait l'empire sous leur tutelle comme un état semi-indépendant. D'autre part, les turcs patriotes, sous la direction du célèbre Midhat Pacha, voulaient donner à leur pays une autre constitution afin de mettre fin aux révoltes intérieures et aux interventions étrangères qui ne cessaient de se reproduire. Ils décidèrent de créer un Parlement Impérial dans lequel tous les éléments de la nation sans distinction de race ni de religion seraient représentés et qui aurait le pouvoir de faire des lois pour le bien de l'Empire entier. L'éducation de tous les groupements au sein de l'empire s'inspirerait des principes de liberté, d'égalité et de fraternité, en sorte que, au cours d'une ou deux générations, on pourrait voir se dresser une nation ottomane unie et puissante. Or, le Sultan Abdul Aziz était un despote. Il fut presque impossible de l'amener à accepter une limitation de ses pouvoirs d'autocrate et à se soumettre à l'autorité des représentants de la nation. Aussi Midhat Pacha et ses collègues ne trouvèrent-ils pas d'autre moyen pour arriver à leurs fins que de détrôner le sultan Abdul Aziz. Il fut donc déposé en 1876 et le sultan Mourad V monta sur le trône de Turquie. Malheureusement le nouveau sultan par suite d'émotions excessives et d'une succession d'événements pénibles devint la proie d'une maladie très longue. Il y avait alors d'un côté Midhat Pacha et ses compatriotes, désireux de promulguer la constitution nationale le plus vite possible, et, de l'autre côté, les représentants des puissances européennes arrivant à Constantinople pour doter la Turquie d'une constitution favorable à la réalisation de leurs propres desseins. C'est à ce moment que le prince Abdul Hamid, se rendant bien compte de la situation, envoya un message à Midhat

Pacha, pour dire que s'il était appelé à monter sur le trône il proclamerait immédiatement la constitution libérale et réunirait les représentants de la nation afin de constituer le Parlement de l'Empire ottoman. C'est pourquoi, après un règne de trois mois et trois jours, le sultan Mourad fut à son tour détrôné et le sultan Abdul Hamid fut installé à sa place. Par une curieuse coïncidence, le jour où les représentants des grandes puissances se réunirent pour la première fois en conférence à Constantinople, afin de commencer à rédiger une constitution pour la Turquie, et au moment où ils allaient se mettre à la besogne, ils furent tout à coup surpris d'entendre les salves d'artillerie annonçant la proclamation de la constitution de liberté, d'égalité et de fraternité. Quand ils apprirent que la constitution proclamée par les Turcs était de beaucoup plus libérale que celle qu'ils avaient jamais eu en vue et qu'elle ne pouvait manquer d'avoir d'heureuses et d'importantes conséquences, ils furent étonnés de l'adresse des Turcs, qui les avaient devancés si habilement. L'ambassadeur de Russie en particulier était si plein de rage et d'indignation que, de ce moment, date le commencement des préparatifs de guerre en Russie contre la Turquie. En Turquie, ce fut un jour de réjouissances, car on considérait que c'était le début d'une ère de progrès et de prospérité, de gouvernement constitutionnel et de régime parlementaire. De plus le sultan Abdul Hamid se rendit populaire par son aimable attitude, en daignant paraître en public dans les parcs et les jardins, et en allant à une nouvelle mosquée tous les vendredis pour le Sélamlik. Le peuple turc était loin de penser quels ennuis et quelles épreuves allait lui causer à brève échéance ce même Sultan Abdul Hamid, alors qu'il saluait son événement avec tant de sincère cordialité.

En 1877, la déclaration de guerre de la Russie à la Turquie, fournit au sultan Abdul Hamid II une occasion exceptionnelle de gouverner en despote et d'établir un régime de terreur.

Le plan de l'état-major turc était de laisser les troupes russes traverser le Danube et entrer en territoire ottoman, puis, par un mouvement enveloppant à l'est et à l'ouest, de les faire prisonnières ainsi que le Tsar et les Grands-Ducs qui étaient avec l'armée russe. Mais, dès le début des hostilités, le sultan Abdul Hamid avait cherché à entraver l'action de l'armée turque. Abdul Hamid fut rempli de terreur et trembla de peur quand il se représenta quelle serait l'arrogance, s'ils étaient victorieux, des commandants de l'armée turque dont le prestige s'était déjà accru par la déposition de deux sultans et l'intronisation d'un troisième dans le court espace de trois mois. Il craignit que, sans aucun doute, ces faiseurs de rois, réduisissent à rien son autorité. En conséquence, le Sultan déposa l'un après l'autre trois commandants en chef de l'armée en campagne sous le prétexte qu'ils ne lui avaient pas communiqué le plan des opérations.

Au printemps de 1903 à New-York, notre vieil ami, M^r George Freemann, eut l'amabilité de nous exposer quelles étaient les dispositions stratégiques des armées ottomanes pendant la guerre russo-turque de 1877. Nous croyons intéressant de reproduire ici cet exposé, mais le faisant de mémoire, vingt et un ans après et bien que M^r Freemann ait pris la peine de nous en donner par écrit un bref résumé presque un demi-siècle après la campagne de 1877, nous nous excusons pour les inexactitudes de détails qu'il pourrait contenir. Nous remercions ce dernier de nous permettre de le reproduire ici car ce sera un agréable privilège pour tous ceux qui liront ce livre d'en avoir connaissance.

«Je me trouvais à Widdin, à proximité de la frontière serbe, avec Osman Pacha qui avait le commandement d'environ 85000 hommes. Je quittais Widdin le 24 juin pour arriver à Plevna le 26 juin. Là, j'appris que quatre officiers russes, des ingénieurs déguisés en paysans bulgares, étaient partis la veille après y avoir passé une semaine à relever des plans. Avant demandé l'envoi de

mes papiers, je fus informé une heure plus tard que ceux-ci avaient été transmis au quartier général à Chumla, et, Abdul Kérim, après en avoir refusé l'envoi à Londres, m'ordonna de quitter immédiatement Plevna pour me rendre à Chumla. Je partis de cette ville à midi, juste au moment où, tout le long du Danube, commençait un bombardement qui devait se poursuivre jusque dans la nuit.

Je m'arrêtai à Bulgareni, où l'Empereur Alexandre devait plus tard faire transporter son quartier général, pour passer la nuit, et j'en partis à la pointe du jour pour me rendre à Roustchouk. Arrivé à la jonction de la route de Plevna avec celle de Roustchouk-Jirnova-Chibka des fugitifs turcs qui se dirigeaient vers le sud crièrent à mon groupe de rebrousser chemin : *Moscoff gelde*, les Russes arrivent. Mais poussant plus loin, je parvins à Biela par le pont qui traverse la Jantra peu de temps avant l'arrivée des troupes turques restées en observation à Zimnitza et battant en retraite devant les Russes qui avaient atteint cette place pendant la nuit. Je continuais de là à Chumla. En arrivant je trouvais le commandant d'étapes, Nedjib Pacha, qui me mit au courant du plan stratégique turc. En raison de la disposition des forces turques à l'est et à l'ouest et de la maîtrise de la mer assurée par le commandement naval, les Russes avaient été obligés pour avancer de traverser la Bulgarie. Ils n'avaient pas rencontré de résistance puisque la tactique adoptée était de les encercler à l'est et à l'ouest. Mais Abdul Kérim, ayant refusé de communiquer son plan au palais impérial, fut rappelé. Le commandement passa alors à Reouf Pacha, un circassien, qui, lui aussi, refusa d'en donner communication. Lui-même me dit qu'en réponse à plusieurs demandes chiffrées il répondit qu'ayant perdu son code il ne pouvait le transmettre qu'en blanc et que, par conséquent, il lui était impossible de l'envoyer. Il fut rappelé à son tour et aussitôt remplacé par Mahommed Ali Pacha. Ce dernier se montra de suite très actif mais s'avança plus à l'est qu'il n'était prudent.

Il ordonna à Soliman pacha qui attendait avec ses troupes sur le front d'attaque de la Chibka de la rejoindre en Bulgarie, et à Osman Pacha d'abandonner Plevna pour attaquer Loftcha ou Orkhanie selon ce qu'il jugerait préférable. Il ne reçut aucune réponse, ni de Soliman Pacha, un Softa, ni de Osman Pacha, mais fut informé par le palais que malgré ses ordres ces deux chefs avaient été rappelés. Ceci mettait pratiquement fin à la guerre. Si cet ordre avait été exécuté toute l'armée russe aurait probablement été faite prisonnière avec l'Empereur et les Grands-Ducs. Je tiens de Mohammed Ali Pacha toute cette histoire et je n'ai jamais vu un homme aussi profondément affligé que lorsqu'il me l'a raconté. Il fut rappelé à Constantinople et le Softa prit sa place. On sait ce qui advint à la suite de cette trahison de palais par le beau-frère du sultan. Ce fut une triste affaire. Je me trouvais avec une division sur le plateau dominant Kesrova, au nord de Gabrova sur la route de Chibka, d'où l'on entendait la nuit les derniers coups de canon de Plevna. Le lendemain nous apprîmes que cette ville s'était rendue et que toute l'armée était prisonnière. Je partis pour Varna et Constantinople.»

Le gouvernement russe, ayant été informé du plan turc, supplia alors les roumains, au nom de leur titre commun de chrétiens, d'intervenir en leur faveur. L'intervention de la Roumanie changea totalement le cours des événements militaires. L'armée turque, — l'une des meilleures à l'époque — fut coupée en trois tronçons qui se trouvèrent bientôt complètement isolés les uns des autres, et qui furent successivement détruits. Le siège de la ville de Plevna, héroïquement défendue par Osman Pacha, le dévouement des braves guerriers ottomans, la merveilleuse résistance de Soliman Pacha à Chibka, et les termes humiliants du traité de paix dicté à la Turquie par les russes à San Stefano sont des événements historiques bien connus dans tous leurs détails. Cette défaite écrasante compromit sérieusement l'existence

même de l'Empire ottoman, qui jamais plus ne s'en releva. Mais cette même défaite fournit à Abdul Hamid une merveilleuse occasion pour rétablir le régime de despotisme et de terreur qui devait impunément et impitoyablement s'abattre sur tout l'empire pendant les trente années qui suivirent. Au cours de la guerre, il prorogea le parlement qui ne fut rappelé que trente ans plus tard, en 1908. Abdul Hamid ne laissa aucun des chefs de la révolution de 1876 échapper à sa vengeance, et s'acharna sur chacun d'eux l'un après l'autre; il en exila quelques-uns, en enferma d'autres dans des cachots et se montra impitoyable pour les principaux réformateurs qu'il fit assassiner de sang-froid. Ce fut un tyran de première envergure qui ne voulut pas faire de distinction entre les innocents et les coupables; tout homme auquel il était seulement arrivé de prononcer les mots de «liberté» de «constitution» ou de «parlement» était envoyé droit au fond de la Mer de Marmara ou du Bosphore, une lourde pierre attachée au cou. Les victimes de ce monstre se comptent par milliers, toutes appartenant à la fleur de la culture et de la science turques. Il était l'ennemi du progrès, de la liberté et des réformes. Son règne qui eut une influence néfaste sur la Turquie, coïncida avec le merveilleux développement des sciences et les découvertes extraordinaires du monde civilisé, l'époque où des nations comme l'Allemagne, l'Italie et le Japon progressaient rapidement et devenaient toutes puissantes. En 1900, Damad Mahmoud Pacha était venu à Londres, et, à son inspiration un poème persan fut composé qui exprimait les sentiments des Turcs à l'égard de Abdul Hamid. Il suffit d'en donner ce court extrait comme exemple: «Ce fut le jour de la calamité, le jour où chacun criait détresse à son voisin dans le monde musulman, lorsque l'homme du destin, Abdul Hamid II monta sur le trône du sultan Yavouz Selim».

Si, parlant de Abdul Mejid effendi, l'ancien Khalife,
8 on faisait valoir qu'il est universellement reconnu comme

un bon patriote, un homme pieux à l'esprit noble et éclairé, les partisans de Moustafa Kemal auraient beau jeu de répondre que le sultan Abdul Hamid lui aussi était franc et bon patriote quand il monta sur le trône. Mais, quand il eut en main les rênes du pouvoir absolu, les clefs du trésor et la direction d'une grande armée, alors il changea complètement. «Boire ferme et garder sa tête, ce n'est pas après tout si difficile; mais celui à qui échoient la fortune et le pouvoir et qui n'en est pas éméché, celui-là est vraiment un homme.»

Si les Musulmans qui sont loin du centre du Khalifat et qui révérent le Khalife comme le successeur du saint Prophète, voulaient discuter en arguant de ce fait qu'il n'y a pas de mal à limiter le pouvoir du Sultan par des lois, — vu que l'Islam lui-même ne permet à aucun chef d'exercer un pouvoir despotique et illimité, et que de cette façon la monarchie non absolue aurait conservé la dignité et la majesté attachées par la tradition à ce poste sacré, tandis que d'autre part le Sultan n'aurait ainsi pu causer de mal à personne, — et s'ils citaient à l'appui de leur thèse l'exemple frappant du roi d'Angleterre, chef du gouvernement d'un empire unique au monde par l'étendue du territoire et le nombre des habitants, mais incapable par suite de ses pouvoirs limités de causer de mal à personne, Moustafa Kemal et la Grande Assemblée Nationale d'Angora, afin de réfuter ce raisonnement apparemment bien fondé, pourraient leur répondre, sans se sentir le moins du monde gênés, que le moyen terme suggéré par eux a eu amplement le temps et l'occasion de prouver son efficacité en Turquie, mais que malheureusement dans le cas de la dynastie d'Osman, il a abouti à un échec complet. Par exemple, quand le sultan Abdul Hamid avait été contraint de rétablir la constitution nationale après la révolution de juillet 1908, la magnanime nation turque lui avait pardonné ses iniquités en disant: «Ne parlons plus du passé». Mais il ne cessa jamais d'intriguer, s'ef-

forçant toujours de renverser la constitution et de rétablir le despotisme. En se servant des Softas ignorants, il continua secrètement sa propagande réactionnaire parmi les gardes impériaux à Constantinople, lesquels se révoltèrent le 13 avril 1909, six mois seulement après le rétablissement de la constitution. Toute une semaine, la capitale fut aux mains d'une soldatesque indisciplinée. Si Mahmoud Chefket Pacha qui se rendit à Constantinople à marches forcées à la tête des troupes de la liberté, n'avait pas déposé le sultan Abdul Hamid et mis le sultan Rechad sur le trône, c'en était fait du parti des réformes en Turquie, et personne ne peut même s'imaginer quelles terribles calamités en auraient résulté.

On prétendra peut-être que c'était à cause de sa nature dépravée qu'Abdul Hamid était enclin au despotisme, à la tyrannie et à l'assassinat, mais que d'autres sultans ne lui ressembleraient pas nécessairement, par exemple le sultan Mahommed Rechad, qui fut un monarque constitutionnel idéal. Alors, dira-t-on, pourquoi condamner l'innocent pour le coupable ?

Mais les kémalistes peuvent défendre leurs mesures révolutionnaires de la façon suivante. Ce n'est pas toujours des sultans seulement, pourraient-ils dire, qu'est venu le mal, mais c'est plutôt la co-existence de l'autorité spirituelle et temporelle en une même personne qui a encouragé le despotisme, la tyrannie et les abus, soit chez le souverain lui-même, soit chez ses ministres agissant en vertu de sa toute puissance. Par exemple en 1912, quand Ahmed Mouktar Pacha devint premier ministre, en Turquie, Kiamil Pacha, qui était l'âme du ministère, renversa la constitution, suspendit le parlement, créa un conseil de l'empire composé des seuls princes du sang et de membres de la noblesse et du sénat, et licencia la garnison d'Andrinople à la suggestion de Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, encourageant ainsi une attaque combinée des états de la péninsule des Balkans, guerre qui

fit perdre à la Turquie ses provinces d'Europe. Tout cela fut l'œuvre de Kiamil Pacha, malgré la présence du sultan Rechad et de Ahmed Mouktar Pacha.

Il est arrivé plus d'une fois qu'à un bon sultan un autre a succédé qui fut juste le contraire. Le successeur du sultan Rechad fut le sultan Wahiduddine, qui même en temps de guerre se montra enclin à favoriser les ennemis de son pays. Quand les armées des alliés occupèrent Constantinople après l'armistice, le sultan coopéra avec les ennemis de la Turquie en exilant à Malte les turcs patriotes. Il mit hors la loi Moustafa Kemal Pacha, qui avait accompli des miracles en constituant une armée puissante avec les paysans d'Anatolie et en créant un gouvernement des représentants du peuple; puis, il fit tout ce qu'il put pour détruire le gouvernement d'Angora. De 1919 à 1922 période pendant laquelle Constantinople fut occupée par les troupes des alliés, le gouvernement du sultan n'eut ni finances ni armée, et lui-même fut en réalité un prisonnier; néanmoins, il continua de poursuivre ses intrigues politiques et ne chercha pas un instant à se réconcilier avec le gouvernement d'Angora. Quand ce gouvernement d'Angora envoya des délégués pour négocier la paix avec les Grecs en 1921, les représentants du sultan y allèrent aussi pour intriguer. Et en 1922, quand les soldats turcs accomplirent les extraordinaires et héroïques exploits de guerre que l'on connaît, foncèrent sur les troupes grecques supérieures en nombre et les jetèrent pour ainsi dire à la mer, puis lors des pourparlers en vue de la Conférence de Lausanne, le sultan Wahiduddine recommença à intriguer pour s'immiscer dans les négociations et pour contrarier l'œuvre de paix. Mais toute patience humaine a des limites. La victime se révolta à la fin, et la Grande Assemblée Nationale d'Angora sépara le Khalifat du sultanat, en rayant ce dernier de la constitution turque. Le sultan Wahiduddine s'enfuit à bord d'un navire anglais de Turquie à la Mecque et, de là, en Italie. Il continua cependant à

maintenir ses prétentions au Sultanat aussi bien qu'au Khalifat et son opposition au gouvernement d'Angora.

Afin d'apprécier justement ce qui peut paraître anormal dans la psychologie des hommes qui tiennent en ce moment les rênes du gouvernement turc, il est nécessaire d'avoir présents devant les yeux les faits suivants. Depuis cinquante ans, une lutte incessante se poursuit entre le despotisme et la liberté en Turquie. Les Turcs n'ont jamais eu la paix dans leur pays depuis la révolution de 1908. En outre de leurs pertes énormes en hommes et en argent on leur a, malgré tous leurs sacrifices, enlevé les trois quarts de leur empire. Ils ont été victimes d'intrigues intérieures aussi bien qu'extérieures. Leur pays fertile — une sorte de paradis terrestre — a été mis à feu et à sang par les Grecs lors de leur retraite. Aujourd'hui la souffrance, la pauvreté et le chômage, conséquences de la guerre, règnent en ce moment plus durement qu'auparavant dans tout le pays. Voilà les conditions tragiques dans lesquelles les chefs de la Turquie vivent et agissent aujourd'hui. Dans une telle atmosphère de tension des esprits, le général Harrington, commandant des troupes alliées occupant Constantinople, fait une visite d'adieu au Khalife; la presse indienne engage une campagne d'agitation pour le maintien de la dignité du Khalifat; quelques Indiens rendent un hommage personnel au Khalife sans la permission des autorités d'Angora; finalement — et ce ne fut pas le moindre événement — la copie de la lettre envoyée conjointement par Agha Khan et l'Emir Ali à Ismet Pacha, premier ministre de Turquie, est publiée dans la presse turque, avant que l'original ne soit remis à son destinataire. Est-il étonnant que dans de telles conditions un esprit torturé au plus haut point par le soupçon ait eu recours à des mesures extrêmes pour se soustraire à toute anxiété et à toute incertitude?

12 Dans tous les pays et à toutes les époques les sacrifices de toutes sortes consentis sont l'expression visible

de la conviction intime. Ces mêmes Turcs, qui dans les siècles passés, couraient à la mort au moindre geste de condescendance de la part du Sultan-Khalife, le chassent du territoire turc précipitamment à une heure matinale, sans se soucier nullement de ce qu'il deviendra à l'étranger. La simple mention du nom du Khalife en Turquie est aujourd'hui considérée comme un acte de trahison contre la loi établie par les représentants de la nation turque. Quel étrange contraste ! et comment ce changement s'est-il produit dans la mentalité publique ? Il n'est possible d'expliquer cette oscillation de l'opinion allant d'un extrême à l'autre, qu'en tenant compte de l'anxiété et des épreuves que les turcs patriotes depuis Midhat Pacha jusqu'à Moustafa Kemal Pacha ont eu à supporter pendant cinquante ans. Ce terrible événement qui s'est produit de nos jours aurait fort bien pu avoir lieu du temps de Midhat Pacha. On a dit de Hussein Auni que c'était un homme du type napoléonien et qu'il voulait passer au fil de l'épée tous les membres de la famille royale d'Osman, car il les considérait comme incorrigibles. Mais Midhat Pacha et ses autres collègues ne partageaient pas cette conviction. C'est pourquoi le drame tragique put se poursuivre sur la scène politique de la Turquie pendant un demi-siècle de plus ; il semble aujourd'hui que la majorité des membres de la Grande Assemblée Nationale d'Angora partagent la mentalité de Hussein Auni. On doit se féliciter cependant que ce grand événement dans l'histoire de l'humanité se soit produit sans massacres ni guerre civile. Le geste accompli à notre époque par Ghazi Moustafa Kemal Pacha ressemble au geste du sultan Salaheddine Ayyubi il y a sept cents ans (1171) qui, en Egypte, enleva le Khalifat à la maison de Fatimah — la fille du prophète — par des mesures plus draconiennes encore que celles qui ont été employées par la Grande Assemblée Nationale d'Angora. Le monde musulman n'a pas oublié les grands services rendus par le sultan Salaheddine à l'Islam pendant les guerres des

Croisades bien qu'il ait aboli le Khalifat Fatimite; de même il n'oubliera pas les grands services de Moustafa Kemal Pacha, en dépit du fait qu'il a aboli le Khalifat dans la dynastie d'Osman.

Quand le sultan Salahuddine mourut, le samedi 24 de Sâfer, l'année 587 de l'Hégire, les Musulmans considérèrent sa mort comme la plus grande calamité qui, par son importance et l'étendue de ses répercussions, se fut abattue sur l'Islam depuis la chute des Khalifes orthodoxes. Le fils de Shaddad s'écria: «Par le Dieu du ciel, j'ai entendu des gens dire qu'ils étaient prêts à offrir leur vie en échange de celle de quelqu'un qu'ils aimaient ou qui leur était cher et j'ai cru que ce n'était qu'une simple façon de parler, une vaine rhétorique, jusqu'au jour où j'ai éprouvé moi-même ce sentiment et me suis rendu compte par le sentiment des autres que, si l'échange de la vie était possible, plusieurs hommes auraient offert la leur en échange de celle de Salahuddine.»

Un des malheureux incidents qui, croyons-nous, mit à bout la patience des Turcs fut celui qui se produisit à propos du Khalifat en février 1923. L'auteur de ce livre y fut mêlé à propos d'une entrevue à Lausanne du Dr. Naji-el-Assil, représentant du Gouvernement hachémite et du général Ismet Pacha, alors ministre des affaires étrangères et actuellement premier ministre de la République d'Angora. Le général Ismet Pacha eut l'amabilité de recevoir officiellement et avec une grande cordialité le Dr. Naji-el-Assil. Le but de cette entrevue était de chercher à faire oublier le passé aux deux nations musulmanes, — les Turcs et les Arabes — d'arriver à aplanir amicalement les différends politiques et territoriaux, d'établir entre elles des rapports de bon voisinage afin d'entretenir de bonnes relations et de vivre en paix. Cette entrevue eut lieu après l'interruption des négociations entre les représentants de la Turquie et ceux de l'Entente. Il était donc du devoir du Dr. Naji-el-Assil de garder secrète
14 cette entrevue et de n'en transmettre le compte-rendu à

La Mecque que par une dépêche chiffrée. Il paraît que ce compte-rendu fut envoyé en blanc à La Mecque par un câblogramme ou un radiogramme car les détails en furent publiés par la presse européenne. Ce ne fut pas la seule erreur du Gouvernement hachémite. Celui-ci agit comme si ce fut un moyen d'obtenir un traité avantageux avec le Gouvernement britannique. Le traité de la Turquie avec l'Entente se trouva ainsi mis en danger, et, il n'est pas étonnant que le Gouvernement d'Angora ait été fort mécontent d'une «infidélité venant de la Kaaba», comme dit un proverbe persan, et qui compromettrait l'existence même du Khalifat.

Il est cependant des gens qui vont à travers le monde les yeux fermés et dont l'ignorance ne fait que croître avec l'expérience des années. Ils voudraient boycotter Ghazi Moustafa Kemal Pacha, au point de vue social et économique, parce qu'il a aboli le Khalifat. Cette folle politique prônée par des benêts ignorants, si elle était suivie, conduirait à l'élargissement du schisme déjà trop grand dans l'Islam, sans compter les dangers qu'elle pourrait entraîner pour la paix et l'indépendance de l'Orient. Il est temps que tous les Musulmans éclairés de par le monde se consertent dans un esprit prévoyant et large sur les moyens à mettre en œuvre pour résoudre la question du Khalifat, afin de développer l'unité de l'Islam et d'assurer la sécurité du monde. La lutte pour la vie existe aussi bien pour les nations que pour les individus: «Tu as reçu du Très Haut la lumière de la sagesse; ne sois donc pas imbécile comme les animaux qui ne peuvent parler. Tout ce qui est possible pour les autres est aussi possible pour toi.»



CHAPITRE II.

L'ORIGINE DU KHALIFAT.

En l'année six cent dix de l'ère chrétienne (610) Mahomet fils d'Abdullah, lui-même fils de Abdul Muttalib de la tribu des Koreichites de La Mecque en Arabie, prit le rôle de Messenger divin chargé par la révélation de prêcher la religion de l'Islam au monde entier. Pendant trois ans, il fit part de ce Divin Message à ses amis et relations dans des réunions privées tenues secrètement dans ce dessein. Mais plus tard sur l'invitation et avec l'appui de quelques hommes influents de La Mecque, tels que Abou-Bekr et Omar, il commença à prêcher et à annoncer à tout le peuple le message dans des réunions publiques. Pendant ces treize années, il se conforma dans sa vie privée, comme les autres habitants de La Mecque, aux lois du pays et aux coutumes de la société. Il n'était pas encore, si l'on peut s'exprimer ainsi, appelé à diriger les affaires de ses partisans d'après une organisation politique et économique. Tout son temps, son énergie et ses soins étaient consacrés à annoncer le Divin Message aux hommes. Mais quand, après treize années de prédication à La Mecque, il émigra à Médine, sa personnalité revêtit un double aspect dans ces nouvelles conditions de vie. A La Mecque, il était seulement chef spirituel; à son arrivée à Médine il devint aussi chef temporel. Après la création d'une communauté musulmane dans cette dernière ville, il fut amené par la force des circonstances à prendre des mesures et à établir une organisation capables d'assurer la sécurité, la prospérité et le développement de cette communauté. En outre de sa tâche spirituelle, il eut alors à remplir des obligations matérielles. A côté du culte divin, il avait aussi à servir les hommes. C'est ainsi que pendant les dix années qui suivirent, il remplit cette double fonction à Médine.

16 Il prêcha lui-même dans la chaire de sa mosquée, dans la

nouvelle capitale de l'Islam, et, il envoya ses missionnaires d'un bout à l'autre de la péninsule arabique pour annoncer le Divin Message. Il défendit la communauté des fidèles, faible d'abord mais qui se développa vite, en conduisant en personne les armées sur les champs de bataille, et en envoyant des expéditions sous la direction de disciples sûrs pour repousser les attaques des ennemis qui voulaient tuer dans le germe le mouvement nouveau. Ainsi, par le glaive de l'éloquence il conquist le cœur de la nation arabe, et, par des mesures défensives il écarta tous les obstacles placés sur la voie du progrès. Il eut la satisfaction de voir l'Arabie entière sous l'autorité spirituelle et temporelle de l'Islam avant sa mort en 632 de l'ère chrétienne.

Après la mort du Prophète ses disciples se réunirent à la *Saouifa des Beni Saa-i-dah* et discutèrent la question de la succession ou du *Khalifat*. Certains des Auxiliaires de Médine soulevèrent une question de race en disant : « qu'on élise un chef choisi parmi nous (Ansar-auxiliaires) et un autre choisi parmi vous (Mohajirin-émigrés) » ; mais grâce à l'éloquence de Abou-Bekr il fut décidé à l'unanimité d'élire un seul successeur du prophète. On fit remarquer que l'Islam venait pour unir toutes les tribus de la terre en une confrérie spirituelle ; il ne devait donc y avoir qu'un seul chef du monde musulman. Comme les Mohajirin avaient été les premiers à entrer dans le sein de l'Islam et par conséquent avaient plus de science et d'expérience de la religion, les chefs devaient être choisis parmi eux, tandis que les conseillers devaient être choisis parmi les Ansar. Abou-Bekr fut donc élu premier Khalife et régna sur Médine, La Mecque et les provinces de l'Arabie. Ali, fils de Abou Talib et mari de la fille du prophète, Fatimah, qui n'était pas présent au *Saouifa* parce qu'il veillait les restes mortels sacrés du prophète, ne prêta pas cependant le serment de fidélité à Abou-Bekr, et resta enfermé dans sa propre maison pendant plus de six mois. C'était là un mauvais présage au début même du Khalifat. Le règne du premier Khalife

n'eut qu'une durée de deux ans. A son lit de mort il re-commanda Omar, fils de El-Khattab aux compagnons du Prophète pour qu'il fut élu et installé au poste sacré de Khalife. Le deuxième Khalife, après un règne glorieux de dix ans marqué par la conquête de vastes territoires et par une droite et intrépide énergie dans l'administration de ses états, succomba à la blessure mortelle d'un assassin, en 644 de l'ère chrétienne. Osman, fils de Affan, fut le troisième Khalife; il régna pendant douze ans, et fut déposé et assassiné en 656 de l'ère chrétienne. Ali, fils de Abou Talib, fut le quatrième Khalife; il régna environ cinq ans et mourut en martyr, le 21 janvier 661 de l'ère chrétienne. Les dix dernières années de la vie du Prophète (622—632) et les trente années de règne de ses successeurs immédiats (632—660) sont considérées par les Sunnites comme l'âge d'or de l'Islam. Le principe fondamental de leur gouvernement temporel fut de s'intéresser à tout ce qui est humain, et leur préoccupation constante fut le bien public. L'altruisme du Prophète en particulier s'était élevé à l'amour parfait de l'humanité: «En vérité un apôtre vous est venu de parmi vous; grande est sa souffrance quand vous tombez dans la détresse, tant il vous est dévoué; pour les croyants il est toute compassion, toute miséricorde.» (C. x. 128.)

L'ORGANISATION SPIRITUELLE

L'Islam, au point de vue spirituel, est le nom d'un certain ensemble de croyances et d'une conception spéciale d'organisation de la vie. La foi islamique est contenue dans le verset suivant du second chapitre du Coran: «L'apôtre croit ce qui lui a été révélé du Seigneur, et les croyants aussi; ils croient tous à Allah et à ses anges, et à ses livres et à ses apôtres; ils disent: nous n'établissons pas de différence entre aucun de ses apôtres; nous écoutons et nous obéissons.» (C. II. 285.)

18 *Allah.* De l'essence d'Allah, le Coran dit: «Rien n'est

semblable à lui» (C. LII.11), c'est-à-dire que sa nature est transcendante. Les détails matériels peuvent être perçus par les sens corporels; les particularités abstraites peuvent être saisies par le sens intérieur, mais tandis que les idées générales et universelles peuvent être comprises par la raison, l'essence divine échappe aux sens aussi bien qu'à la raison. Ses attributs sans doute sont manifestés dans l'univers tout entier, comme il est dit au premier chapitre du Coran «Louange soit à Allah, qui accorde la vie, le soutien et la continuité à tous les mondes, dont la miséricorde embrasse tout, dont la grâce s'étend à tous ceux qui la méritent, dont le royaume s'étendra d'une façon définitive sur toute la terre le jour où la vraie religion règnera sur le monde.» (C.I.1.)

Les anges. La croyance aux anges signifie que Allah est autant le soutien du monde spirituel qu'il est le soutien de l'univers matériel.

Les livres divins. Depuis l'apparition de l'homme sur la surface de la terre, Dieu dans sa miséricorde a de temps en temps révélé des livres pour guider l'humanité dans le droit chemin. «Un livre a été révélé pour chaque cycle.» (C. XIII.38.)

Les apôtres. Quand les nations de la terre sont sorties du droit chemin, Dieu a de temps en temps envoyé ses apôtres pour les y ramener. «Il a été envoyé un guide à chaque nation» (C.XII. 7) et «Il n'y a pas un peuple qui n'ait eu un conseiller» (C.xxxv.24). Comme l'Islam est venu pour établir l'union et la concorde parmi toutes les tribus de l'humanité, il s'ensuit donc nécessairement que les musulmans doivent révéler tous les messagers de Dieu et accepter tous les livres révélés, comme ils révèrent leur propre Prophète et acceptent le Coran. C'est sur cette base seule que la paix sur la terre et la bonne volonté à tous les hommes pourra se réaliser un jour, car toutes les religions enseignent que Dieu est le père et que les hommes sont frères: «J'ai dit, vous êtes des dieux et vous tous êtes les enfants du Très Haut.» (Ps^{me} LXXXII. 6.)

Le Coran invite l'humanité à la paix universelle et à la fraternité des hommes: « O, vous qui croyez (appartenant à toutes les religions du monde), entrez dans la paix universellement ou dans la paix universelle et ne marchez pas sur les traces du démon (en vous querellant, en vous battant, en vous volant, en vous opprimant, et en vous persécutant les uns les autres); car en vérité, il est ouvertement votre ennemi. » (C. II. 204.) Il est donc fait là une proposition solennelle que la Ligue des Religions se réunisse, compare les religions entre elles, établisse des conventions pour la sûreté de la vie, la sécurité des biens et la sainteté de l'honneur parmi tous les individus et groupements d'individus dans le monde entier.

Unité de Dieu. C'est le premier et le plus important article de la foi islamique. Le Coran est rempli d'avertissements contre la croyance « à la pluralité des dieux et à de nombreux seigneurs », et d'injonctions de croire à « l'unité de la Divinité ». Mais peu d'attention, surtout dans les centres de science islamique, a été accordée à la signification et à l'objet du mot *Ilah*. Partout autrefois et dans les milieux rétrogrades de notre propre temps, le pouvoir temporel aussi bien que le pouvoir spirituel a été investi en un seul individu. On le considérait comme l'incarnation de la Divinité. Même ses statues et portraits étaient l'objet de l'adoration et d'un culte. Il détenait le pouvoir de vie et de mort dans le creux de sa main. Ses prérogatives étaient sans limites. La déification des empereurs dans la Rome antique et, de notre temps, l'apothéose des Mikados au Japon, en sont des exemples familiers. Les Lamas du Thibet sont adorés comme l'incarnation de Bouddha et l'on rend un culte à de formidables statues de Bouddha au Japon et dans certains pays du sud et du nord de l'Asie. Le terme *Bout*, si commun dans la littérature islamique est la corruption de Bouddha. Le pharaon du temps de Moïse était presque adoré comme *Ilah* ou Dieu, et, quand Moïse rejeta les prétentions de ce pharaon à la divinité et réserva cet attribut au seul maître

de l'univers, le pharaon irrité éclata en menaces contre Moïse, en disant : « Si tu prends un dieu autre que moi, je ferai très certainement de toi un des prisonniers qui sont enfermés dans les cachots. » (C. XXVI. 29.) De même, au temps de Mahomet, les statues de rois et de déesses imaginaires étaient adorées et servaient à établir l'autorité despotique des prêtres sur la vie et les biens du peuple. « N'as-tu pas remarqué celui qui discutait avec Abraham au sujet de son Seigneur parce qu'Allah lui avait donné le pouvoir de roi. Quand Abraham dit : Mon Seigneur est celui qui donne la vie et cause la mort, il dit, et moi, je donne et je cause la mort. » (C. II. 258.) Quand fut révélée la bonne parole « *Il n'est de dieu que Allah* », elle abolit d'abord le despotisme des rois, leur pouvoir illimité sur la vie et les biens du peuple, et aussi la puissance autocratique des prêtres sur les âmes et les biens des laïques, et en second lieu elle interdit l'adoration des nombreux dieux et seigneurs, qu'ils fussent rois, prophètes ou idoles. Ainsi la partie négative, à savoir « il n'est de Dieu » met fin au despotisme des chefs temporels aussi bien qu'à l'autocratie des chefs spirituels, tandis que la partie affirmative « que Allah » affirme l'autorité exclusive du créateur de l'univers et la dévotion à sa volonté, qui est révélée dans tous les livres religieux et qui est la source même de la civilisation, de la moralité et de la lumière dans le monde. La répétition de cette formule sacrée cinq fois par jour dans l'appel du muezzin de même qu'au commencement de la prière fait ressortir ce fait que quoique les organisations spirituelles et temporelles soient aussi unies dans l'Islam, cependant leurs chefs sont en réalité les serviteurs du peuple et non pas des dieux qui doivent être adorés ou des seigneurs à qui est due une obéissance absolue. C'est Allah seul qui est digne d'être adoré et dont les commandements doivent être obéis. Comme Allah n'est pas un être visible et comme ses commandements sont révélés au genre humain par ses apôtres de temps en temps, reconnaître la divinité équivalait à obéir à ses commandements.

CHAPITRE III.

CÔTÉ PRATIQUE DE L'ORGANISATION SPIRITUELLE.

L'organisation spirituelle de l'Islam est réglée par un mode d'adoration particulier qui est appelé dans le Coran *Salat* ou dévotion. L'autre nom est *Djema'at* ou réunion. Cela indique que le fondement de la vie religieuse dans l'Islam repose sur l'organisation et l'union. Malgré la liberté individuelle, les croyants sont reliés ensemble par le fil de la confraternité spirituelle. Ils ne sont pas désunis et dispersés comme les grains de sable au bord de la mer. «Soyez unis comme les pléiades et vous vous élevez jusqu'aux hauteurs infinies du ciel. Soyez dispersés comme des grains de poussière, et vous gisez au plus bas sur la surface de la terre.»

Les règlements et l'organisation sont simples. Partout où il se trouve plus d'un Musulman, ils doivent choisir au temps fixé pour la prière le plus instruit ou le plus âgé d'entre eux et faire de lui l'*Imam* ou chef chargé d'accomplir les dévotions qui sont prescrites. Par suite dans chaque quartier d'un village ou d'une ville musulmane, une mosquée est un signe visible d'union spirituelle. Dès son arrivée à Médine, le Prophète bâtit une mosquée, et le Khalife Omar construisit quatorze cents mosquées pendant son règne de dix ans. La mosquée, dans toute localité musulmane est le lieu de réunion journalier des croyants. La mosquée principale d'une ville est le lieu choisi où la population s'assemble tous les vendredis à midi pour entendre proclamer du haut du *menber* ou chaire les nouvelles du monde musulman ou quelque conseil venant du centre du Khalifat. A l'occasion des deux fêtes annuelles il y a un plus grand concours de gens qui viennent de près ou de loin pour se rencontrer et recevoir les instructions du Commandeur des croyants. C'est un devoir pour

ceux des croyants qui peuvent faire la dépense du voyage de visiter les cités saintes de La Mecque et de Médine, une fois dans leur vie, de se joindre à l'assemblée de leurs coreligionnaires venus de tous les points du monde musulman dans la plaine d'Arafat et de recevoir l'enseignement spirituel du sermon du *Emirul-Hadj* ou chef du pèlerinage.

L'organisation spirituelle ou pour adopter la phraséologie chrétienne, la hiérarchie sacerdotale, est reliée à l'institution du Khalifat. Par exemple dans la neuvième année de l'Hégire, le prophète avait envoyé Abou-Bekr à La Mecque comme chef des pèlerins et Ali, fils de Abou Talib, comme ambassadeur pour annoncer aux vastes multitudes dans la plaine d'Arafat que le traité de paix conclu pour dix ans entre la tribu des Koreichites de La Mecque et le gouvernement musulman de Médine était annulé parce que les Koreichites avaient enfreint les termes du traité: «(Voici une déclaration) d'immunité donnée par Dieu et son apôtre à l'égard de ces idolâtres avec qui vous aviez fait le traité». (C.IX.1.) «(Comment peut-il y avoir engagement avec ces idolâtres vis-à-vis de Dieu et de son apôtre) alors que, s'ils l'emportaient sur vous ils ne tiendraient nul compte des liens de parenté vis-à-vis de vous, ni des clauses de la convention?» (C.IX.7.)

Dans le but de maintenir cette union spirituelle, les croyants sont enjointes de se réunir en communauté pour communier avec la Divinité. De là les pluriels employés dans les prières adressées à l'Être divin «Nous adorons, nous demandons le secours; conduis-nous dans le droit chemin». Comme le Khalifat seul peut tenir toutes les tribus de l'Islam dispersées sur la face de la terre réunies par le lien spirituel, la tradition du prophète rapportée par El-Bokhari et par El Muslim dans leurs compilations acquiert une importance exceptionnelle: «Celui qui meurt hors de la fidélité, meurt de la mort de l'ignorance», en d'autres termes: l'existence de tout homme qui n'est pas soumis au Khalife de son temps et ne vit pas en membre

de la confraternité spirituelle, ressemble à celle des hommes qui vivaient dans les siècles d'ignorance avant la venue de l'Islam; et quand cet homme expire, il meurt comme ceux qui mouraient avant que ne fut répandue la lumière de l'Islam. De tels hommes n'ont nulle part aux bénédictions de la foi islamique: «La main de Dieu protège l'union, et celui qui sort de l'union tombe dans l'abîme sans fond», dit le Prophète. «Et quiconque fait acte d'hostilité envers l'apôtre, alors que sa mission lui a été rendue manifeste et qui suit une autre voie que celle des croyants, nous l'abandonnerons au sort qu'il s'est librement choisi et nous le ferons entrer dans l'enfer.» (C.v.115.) Quant à la signification réelle des mots *enfer*, *cruelle punition*, ou *feu*, etc., employés dans le Coran ou les traditions du Prophète en de telles occasions, nous ne pouvons mieux faire que de consulter le Coran lui-même sur ce point. D'après le verset suivant dans le neuvième chapitre, le terme *punition cruelle* répond à la *perte de l'indépendance*, ou à la *calamité de la défaite d'un pays et de l'asservissement d'une nation*. «Si vous n'allez pas en avant (au champ de bataille pour défendre vos frères et le pays contre les ravages de l'envahisseur), il vous châtera par une punition cruelle, et amènera à votre place un peuple autre que vous.» (C. ix. 39.) Est-il pire punition pour un peuple que de devenir une race sujette au lieu d'être une nation libre et indépendante?

D'après les explications précédentes, il devient clair que le Prophète, quand il était seulement chef spirituel de La Mecque pendant treize ans remplissait une double fonction. 1^o Il prêchait au peuple la doctrine mentionnée au second chapitre du Coran et d'une façon générale lui commandait le bien et lui interdisait le mal. 2^o Par les pratiques religieuses en commun et par ses prédications faites aux croyants du haut du *Menber* ou chaire, il leur donnait la nourriture spirituelle et les aidait à croître en nombre et en sagesse. C'est ainsi qu'il répandit le Message divin qui

lui avait été confié et sur lequel il est tellement insisté dans le Coran. De cette façon la direction spirituelle se proposait le service de l'humanité au point de vue spirituel et religieux. Même avant qu'il ne *reçut l'appel*, le fils de Abdullah était le bienfaiteur de l'humanité. Sa fidèle femme, qui fut son ange gardien au commencement de son ministère, tout en le réconfortant lorsqu'il reçut la première révélation et qu'il craignait qu'elle ne lui causât des maux, prononça ces paroles mémorables, restées fameuses comme le témoignage impérissable de la bonté naturelle du Prophète et de son ardeur dès le début de sa vie à secourir l'humanité en détresse. «Dieu jamais ne te retirera sa grâce, dit-elle, car tu donnes l'hospitalité aux hôtes; tu tends une main secourable à ceux qu'accable leur fardeau; tu gagnes pour ceux qui n'ont rien et tu assistes ceux qui souffrent pour la cause de la vérité.» Abou Talib, l'oncle du prophète, bien qu'il mourût dans la religion de ses ancêtres, composa un poème exaltant les vertus de pureté, de compassion et de spiritualité de son neveu Mahomet: «(Il est) beau, pur, et pieux, et les hommes lui font intercéder le ciel pour qu'il leur envoie les nuages porteurs de la pluie au temps de la sécheresse. (Il est) le tuteur des orphelins et le protecteur de la chasteté des veuves.»

Abou-Bekr, Omar, fils de El Khattab et Ali, fils de Abou Talib, furent des Khalifes qui suivirent fidèlement les traces du Prophète. Leur gouvernement spirituel eut aussi pour fin le bien du peuple. On raconte que Fatimah, la fille du Prophète, après la mort de son père, était mécontente du premier Khalife parce que les arrangements relatifs au Khalifat avaient été conclus sans que son mari fût consulté et parce qu'elle avait été privée des terres qui lui revenaient par héritage à Fadak. Aussi chaque fois qu'elle voyait Abou-Bekr elle détournait le visage. Pourtant Abou-Bekr sur ses propres épaules portait à Fatimah, chez elle, le grain qui lui revenait. Quant aux vertus et à la très noble nature de Omar et de Ali, des

volumes ont été écrits à ce sujet. Nous ne voulons pas ici insister longuement sur leur simplicité de vie, sur leur mépris de toute pompe et sur leur maîtrise d'eux-mêmes; notre dessein est plutôt de montrer que le fondement et le but de leur gouvernement était le service et le bien du peuple. Ni en pensée, ni en parole, ni en action, ils ne se donnèrent jamais pour infaillibles, ni ne prétendirent à l'obéissance absolue de leurs sujets. La hiérarchie de l'Islam n'est pas comme celle de l'Église romaine fondée sur l'infallibilité du Pape, la rémission des péchés et la soumission absolue du troupeau. On demandait un jour à Abou-Bekr quelle sorte de légume était le *Abban* mentionné dans le Coran (C. LXXX. 31). Comme il ne le savait pas, il répondit: « Quel ciel m'abriterait et quelle terre me porterait si j'allais dire ce que je ne sais pas concernant le livre de Dieu? »

Osman, fils d'Affan, le troisième Khalife, fut l'un de ceux qui créèrent la toute première armée de l'Islam. Il eut l'honneur d'épouser deux filles du prophète, l'une après l'autre. Personnellement c'était un homme juste, mais il se produisit sous son règne quelques irrégularités, qui suscitèrent des critiques. Elles n'étaient pas sans fondement. 1^o Il avait pris en main les rênes du gouvernement à une époque où les Musulmans s'étaient enrichis de toutes sortes de biens matériels par suite de la conquête de vastes territoires sous le règne de son prédécesseur, et le luxe avait produit son effet ordinaire sur la moralité de la nouvelle génération. 2^o Les compagnons du Prophète, à qui avaient incombé toute la charge de l'établissement des fondements de la Foi, avaient pour la plupart péri à la guerre. 3^o Le Khalife était un vieillard de quatre vingts ans. 4^o On disait de lui qu'il lisait le Coran en entier tous les jours. Il n'est donc pas étonnant que des ambitieux comme Mervan, fils de Hakam, aient mis la haute main sur l'administration des affaires du gouvernement et aient suscité un grand mécontentement dans la nation. La nation se révolta contre

le Khalife, parce que par bonté naturelle il soutenait les fauteurs d'injustices. Il fut déposé et mis à mort. Son assassinat fut la cause de grandes calamités qui bouleversèrent le monde de l'Islam. Alors qu'il était assiégé dans sa propre maison, il fit un discours au peuple par-dessus le mur de sa demeure et donna les preuves de son innocence. Aussi est-il unanimement accepté parmi les Sunnites qu'Osman doit être mis au nombre des Khalifes orthodoxes de l'Islam.

BASES DU POUVOIR TEMPOREL.

Pendant la treizième année de son ministère, Mahomet, fils d'Abdullah, quitta La Mecque en fugitif pour chercher asile à Médine, parce que les chefs des Koreichites avaient organisé de tous points une conspiration pour l'assassiner, tandis que les chefs de Médine lui avaient prêté serment de fidélité deux ans auparavant près d'une colline dans le voisinage de La Mecque et l'avaient reconnu comme leur guide spirituel et leur souverain temporel. Aussi quand il arriva à Médine fut-il accueilli par la population avec des honneurs royaux. De tous les côtés, autour de son cortège, une foule heureuse et enthousiaste chantait à haute voix : « La pleine lune s'est levée pour nous de la crête des collines de l'adieu. Nous devons donc remercier Dieu tant qu'il restera un homme dans le monde pour l'invoquer. » Dès son arrivée à Médine, le Prophète dut constituer un code de philosophie pratique et établir des règlements d'économie domestique et d'administration publique. Les fidèles, dispersés dans différentes parties du pays par la persécution, de loin et de près, commencèrent à revenir vers le nouveau foyer central de l'Islam. Ces disciples fugitifs du Prophète avaient abandonné tout ce qu'ils possédaient en terre, en biens et en argent par amour pour leur religion. Le retour de ces hommes dénués de tout à Médine immédiatement après la fuite du pro-

phète, créa un sérieux problème économique, qui nécessita une solution immédiate. Pour le moment le Prophète mit en vigueur parmi les fugitifs de La Mecque et les auxiliaires de Médine les principes de la communauté des biens qui avaient été appliqués par d'autres fondateurs de religions dans des circonstances analogues. Il appela ce système *la fraternité*. Les anciens habitants de Médine étaient des agriculteurs et vivaient dans l'abondance. Il réunit un Mohajir (fugitif) avec un Ansar (auxiliaire) en imposant réciproquement à chacun les droits et les devoirs de frères. Ce système fut appliqué avec succès dans un esprit de fidélité et de sacrifice. L'histoire du lien fraternel noué entre Abdur Rahman, fils de Auf, et Saad, fils de Rabie, est un exemple mémorable du zèle avec lequel fut suivie la coutume de mettre les biens en commun parmi ceux qui étaient frères par la Foi chez les habitants de Médine aux premiers jours de l'Hégire. Le Prophète était assis un jour dans la mosquée et Saad s'y trouvait également, lorsque entra Abdur Rahman, qui arrivait de voyage. Le Prophète unit Abdur Rahman et Saad par le lien fraternel. Ce dernier conduisit son nouveau frère à sa maison, et, après avoir fait de tous ses biens deux parts égales et demandé à ses deux femmes de se ranger chacune dans une de ces deux parts, il fit entrer Abdur Rahman, et le pria de prendre celui des deux lots qu'il aurait choisi ainsi que l'une des deux femmes dont il se sépara immédiatement afin que son nouveau frère l'épousât. Abdur Rahman bénit la famille et les biens de Saad et lui demanda de l'introduire dans les milieux commerciaux car Saad était expert et habile à négocier les affaires entre acheteurs et vendeurs; il devint riche en peu de temps et se maria.

Si les compagnons du Prophète, comme les disciples de Jésus, avaient simplement prêché les Ecritures et répandu le Message divin, le principe de la communauté des biens serait resté en usage pendant longtemps parmi les premiers Musulmans, comme ce fut le cas pendant

trois siècles parmi les premiers Pères du christianisme. Mais comme les Koreichites de La Mecque étaient mécontents que le Prophète, après s'être enfui sain et sauf à Médine, y eut constitué un groupement qui grandissait de jour en jour, et comme la petite communauté des croyants, qui était entourée d'ennemis et de leurs partisans à Médine et en dehors, n'avait jamais un instant de paix, vivant jour et nuit sous la menace d'une attaque de la part de ses anciens persécuteurs de La Mecque, le Prophète dut naturellement prendre des mesures de protection pour les faibles et se préparer à toutes les éventualités, car les Koreichites faisaient ouvertement preuve d'hostilité à son égard, et étaient, en fait, en guerre avec lui. Bref il dut établir un gouvernement séculier. Faire respecter la loi et l'ordre, décider des cas litigieux civils et criminels par des moyens légaux, et protéger le pays contre les attaques des ennemis, tout cela demande l'organisation d'une police, des tribunaux et une armée. Créer ces organismes et assurer leur fonctionnement ne peut se faire sans des finances régulières capables de répondre aux besoins des divers services du gouvernement. Par suite il devenait nécessaire que la communauté de l'Islam, elle aussi, eût des lois fiscales établissant des impôts sur les terres, le bétail, la richesse et les revenus. Le code de ces taxes, dans le vocabulaire du Coran, est appelé *zakat*, pureté, parce que les biens et les richesses de ceux qui paient ces taxes ou bien croissent en grâce selon une interprétation, ou bien, selon une autre interprétation, sont purifiées d'avarice, la taxe une fois payée. On l'appelle aussi *sadakah*, mot dérivé de *sidq*, signifiant vérité, parce que ceux qui paient ces taxes remplissent toutes leurs obligations. Ainsi tous les impôts levés conformément à cette loi étaient conservés dans le trésor public et y constituaient un fonds public permanent destiné à faire face aux besoins et aux difficultés de la nation. Ils ne devaient pas devenir la propriété des souverains ni être dépensés à leur fantaisie.

Bien que l'on dise couramment que la partie pratique de l'Islam se compose de quatre préceptes: 1^o *Salat*, prière, 2^o *Zakat*, aumône, 3^o *Saoum*, jeûne, 4^o *Hadj*, pèlerinage, les deux premiers sont cependant l'essentiel, et les deux derniers le complément; car le *salat* ou prière est la base du gouvernement spirituel et le *saoum* ou jeûne comprenant l'obligation de se mortifier et engendrant la sympathie pour l'humanité souffrante, complète l'organisation spirituelle. De même le *zakat* ou aumône qui est la base du gouvernement séculier et le *hadj* ou pèlerinage, qui établit un centre de réunion pour toutes les tribus de l'Islam, symbolisent l'égalité, la liberté, la fraternité et l'esprit démocratique des croyants, établissent un contact religieux politique et économique entre les différentes parties du monde islamique, et complètent la structure de l'organisation temporelle.

Comme le Prophète possédait en sa propre personne la double autorité relative à la direction spirituelle et temporelle, il en fut de même ensuite pour les Khalifes orthodoxes. Quand le Prophète et les Khalifes amenaient les croyants à la prière et faisaient la prédication, ils s'acquittaient de leurs fonctions spirituelles, et quand ils rendaient la justice, distribuaient l'argent parmi le peuple ou conduisaient les armées sur les champs de bataille, ils s'acquittaient de leurs fonctions séculières. Naturellement ils remplissaient ces deux sortes de fonctions avec autant de soin, de sérieux, de sincérité et de dévouement l'une que l'autre. Par suite leurs sujets, de leur côté, obéissaient à leurs ordres dans les deux domaines spirituel et temporel, avec autant de scrupule, d'enthousiasme, de dévouement et de respect.

Le gouvernement soit spirituel soit temporel consiste essentiellement à organiser et à faire exécuter des ordres. Par suite la constitution de ces deux gouvernements est établie dans un seul verset du Coran «Obéissez à Dieu, et obéissez aux apôtres et à ceux d'entre vous qui détiennent l'autorité du gouvernement». (C. iv. 59.) L'obéis-

sance à Dieu, comme il a été indiqué plus haut, signifie l'obéissance à Sa volonté révélée à l'humanité par ses Messagers, laquelle volonté est la source de la civilisation, du progrès et de toute lumière. L'obéissance au Prophète, et à ses successeurs signifie le maintien de l'organisation tant spirituelle que temporelle de l'Islam. Comme les ordres mentionnés dans le Coran sont le plus souvent des principes généraux et que dans le fonctionnement des diverses sections du gouvernement et dans les décisions à prendre touchant les cas individuels, il est nécessaire de faire des déductions particulières, le gouvernement islamique a été établi sur la base de la consultation; «et la règle (pour l'administration des affaires tant spirituelles que temporelles de l'Islam) est que les croyants se consultent entre eux.» (C.XLII.38.) Cette consultation donne toute faculté d'utiliser l'habileté, l'expérience et la science de tous les croyants sur les questions nouvelles qui surgissent à chaque génération et maintient de la sorte l'esprit de progrès, de culture, de civilisation et de lumière. Ainsi le précepte de la consultation mutuelle constitue le caractère républicain du gouvernement islamique; et l'obéissance aux ordres des détenteurs de l'autorité gouvernementale délégués par la nation est le seul moyen pratique de conduire les affaires d'une république. La consultation est la manifestation de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, tandis que l'obéissance aux chefs constitue la force de cohésion qui maintient l'unité parmi la multiplicité des individus et des groupements afin de les protéger contre les dangers qui pourraient surgir.



LE FONDS NATIONAL DESTINÉ A SUBVENIR AUX BESOINS DU GOUVERNEMENT NATIONAL.

Le verset suivant du Coran établit les règles pour l'emploi des fonds publics constitués par le paiement du *Zakat*, qui suppose une organisation gouvernementale reliant entre eux les membres de la communauté et établissant le contact entre les divers états de l'Islam : « En vérité le *Sadakāt*, aumône, est pour les pauvres et les indigents, et pour les fonctionnaires (désignés) pour le gérer, et pour ceux dont le cœur est tranquilisé (par lui), et, il doit être dépensé pour le rachat des captifs et (pour secourir) les débiteurs, et dans les voies d'Allah et du voyageur; c'est l'ordre d'Allah. » (C. ix. 60.)

1^o *Les pauvres*. Le Coran définit ce mot : les pauvres, dans le verset suivant : « L'aumône est pour les pauvres qui se confinent aux voies de Dieu — ils ne peuvent pas errer dans le pays, l'ignorant les croit riches parce qu'(ils) s'abstiennent (de mendier); vous les reconnaîtrez à cette caractéristique : ils n'importunent pas les hommes en tendant la main. » (C. ii. 2, 3.) Nous avons là le portrait de ces compagnons du prophète qui avaient consacré leur vie à l'étude minutieuse de la religion. Ils vivaient sur une terre — plein contigu à la mosquée du Prophète, toujours prêts à s'instruire en écoutant ses sermons, l'explication de quelque problème ou la décision de quelque point. C'est parmi eux qu'étaient choisis les missionnaires envoyés aux tribus. Il y a là une reconnaissance de l'importance du dévouement au service spirituel de la nation et du devoir de verser une pension régulière sur les fonds publics à ceux qui se consacrent à ce service. Il est essentiel de donner aux membres de la communauté une formation morale et spirituelle, et, par conséquent, on se trouve dans la néces-

sité de faire vivre ces établissements d'éducation sur le trésor national.

2° *Les indigents.* Cette catégorie comprend tous les gens incapables de se suffire qui ne possèdent rien au monde. Les personnes de la catégorie précédente, quoique capables de gagner leur vie, ne peuvent le faire par suite de leur dévouement au service de la cause, tandis que les indigents sont exposés à la souffrance et à la détresse parce qu'ils sont dénués de tout. Dans le vocabulaire raffiné du Coran, la première place donnée à ceux qui se consacrent au service de la religion dans l'ordre de ceux qui méritent d'être assistés sur les fonds nationaux est une délicate allusion à la haute position qu'occupent ceux qui se dévouent au service spirituel de l'Islam. Ensuite, la préséance donnée aux deux catégories de gens précitées indique que, dans leur cas, nulle négligence ni délai ne saurait être apporté à leur porter secours.

3° *Les fonctionnaires.* Cette catégorie ne semble d'abord comprendre que ceux qui s'occupent de gérer les finances, mais une réflexion plus attentive révélera le fait que le terme de fonctionnaire s'applique à toute l'organisation du gouvernement, de même que le terme *sadaquah* s'applique aux finances de l'Etat. Sans les institutions civiles et militaires du gouvernement, on ne peut faire régner ni loi ni ordre dans le pays; sans loi ni ordre on ne peut rien produire, de même que sans gouvernement on ne peut recouvrer aucun impôt. En d'autres termes les institutions du gouvernement protègent la vie, les biens et l'honneur de ceux qui par l'agriculture, l'industrie et le commerce produisent pour la nation les objets de première nécessité et de luxe, de même que c'est la récompense des fonctionnaires du gouvernement de recevoir leur part des objets de première nécessité aussi bien que de luxe en retour de leurs services.

4° *Ceux qui sont récemment admis dans le sein de l'Islam.* Le devoir de tranquilliser les esprits des nouveaux frères en la Foi en leur fournissant sur le fonds national les

moyens de recommencer leur existence dans un nouveau milieu est fondé sur deux motifs. 1^o Un homme qui abjure une religion pour en embrasser une autre quitte généralement un pays pour un autre, rompt d'anciennes relations et en noue de nouvelles. Il entre avec des chances inégales dans sa nouvelle carrière. Il est donc juste et convenable qu'il reçoive assistance du trésor public de façon à recommencer son existence dans des conditions moins pénibles. En outre, à l'époque du Prophète, quand le nouveau mouvement était à ses débuts, l'acquisition d'adhérents avait une importance spéciale. 2^o Dans certains cas il se trouve des gens qui sont convaincus de la vérité de la cause, mais qui sont retenus de montrer leur foi publiquement et d'y adhérer par des considérations financières ou par l'hostilité à la bonne cause du milieu où ils vivent. En prenant des arrangements pour compenser la perte encourue, on facilite les conversions et on travaille à l'extension du champ de la foi. Cette nouvelle catégorie complète la première et milite en faveur de l'institution de la propagande et de l'œuvre des missions.

5^o *Le rachat des captifs*. Le rachat des frères captifs aux mains des ennemis n'est pas une nouveauté; mais il y a dans le fait d'utiliser pour ces captifs la phraséologie généralement employée pour les esclaves une allusion à l'abolition de la coutume barbare de réduire en esclavage les fils des hommes. On dirait que le Coran suggère l'abolition totale de cette coutume barbare aux frais de l'Etat. D'ailleurs, le Coran, dans un autre passage, exprime nettement cette idée: «Ne lui avons-nous pas donné (à l'homme) deux yeux, une langue et deux lèvres, et indiqué bien nettement deux chemins (du bien et du mal)? Mais il n'a pas voulu tenter (de grimper) le sentier montagneux. Et qu'est-ce qui te fera comprendre ce qu'est le sentier montagneux? (C'est) la libération d'un esclave et sa reconnaissance, pour la raison qu'il est fils de l'homme avec le nom duquel Dieu a juré alliance au commencement de ce chapitre, comme frère libre et égal.» (C.xc.8—13.)

6° *Les débiteurs.* Tirer le débiteur de sa situation difficile, en lui donnant ou en lui prêtant, pour s'acquitter honorablement et en temps voulu de ses obligations, une somme d'argent prise sur le fonds national, n'est-ce pas, en germe, l'idée qui a présidé à l'institution moderne des banques et qui semble ainsi avoir été semée il y a treize cents ans. Dans tous les cas dans l'établissement du pouvoir séculier de l'Islam, le point de vue économique de la société a été dûment envisagé. Il y a là même quelque chose qui se rapproche du point de vue social moderne.

7° *Dans les voies d'Allah.* Parmi les formules du Coran, il n'en est pas d'aussi compréhensive que «dans les voies de Dieu». Tout acte utile à l'humanité est englobé sous cette appellation. Par exemple défendre la nation et le pays contre les attaques des ennemis, fonder des écoles, des collèges, des universités, des hopitaux, bâtir des ponts, créer des jardins, des routes; bref toute action visant le bien public est comprise dans ce terme.

8° *Le voyageur.* Venir en aide au voyageur qui peut se trouver dans la détresse en terre étrangère, afin de lui permettre d'atteindre sa destination d'une façon sûre et aisée est une prescription qui s'appuie sur la croyance que la fraternité de l'Islam n'est pas limitée à une nation, un pays, une race ou une couleur, mais s'étend au genre humain tout entier. Bien plus, le premier et le principal but de la venue de l'Islam, dans le monde, a été d'instaurer la fraternité universelle des hommes en toute sincérité et réalité.

Dès le commencement même l'idéal de l'Islam a été qu'il y ait en tout pays islamique un gouvernement local et un fonds national local, *baitul mal*, et que l'un et l'autre soient reliés au Khalifat. A l'époque des quatre premiers Khalifes cet idéal fut réalisé; l'administration du trésor public en particulier était sous le contrôle du conseil national qui accordait des subsides à toute personne méritante, selon le précepte du Coran. On raconte que le

Khalife Ali, fils d'Abou Talib, avait coutume, quand le *baitul mal* ou bâtiment du trésor se trouvait vide, de lui adresser ces paroles : « Sois témoin, maison du trésor, que je t'ai remplie avec justice et équité, et que je t'ai vidée avec justice et équité. » Puis il adressait deux séries de prières islamiques à Dieu pour lui témoigner sa gratitude. Bien qu'à l'époque des Khalifes orthodoxes les conquêtes territoriales eussent pris une extension énorme, cependant l'intégrité du gouvernement spirituel, la justice de l'administration séculière et l'équité de la gestion des fonds publics, n'en furent nullement affectées. Le règne du Prophète fut un règne de grâce et de miséricorde, et, le règne du Khalifat orthodoxe fut un règne de bénédiction et de vertu. Tout l'empire des Khosroès et les belles provinces de l'empire romain, à savoir la Syrie et l'Egypte, étaient devenus de simples dépendances de Médine, et pourtant les successeurs du Prophète restaient les serviteurs du peuple et les gardiens du trésor public ; ils n'étaient pas les maîtres du monde ni l'incarnation de la Divinité. Ils ne prétendirent jamais que le trésor national fût leur propriété. Ayant puissance sur tout, le gouvernement spirituel pour eux se confondait avec le service de Dieu, et la garde de l'argent public était un devoir solennel qu'il ne fallait pas transgresser de l'épaisseur d'un cheveu. En vérité ce furent des hommes parfaits.



CHAPITRE V.

COMMENT L'ORGANISATION SPIRITUELLE DEVINT LE JOUET DU POUVOIR TEMPOREL.

Moaviyah, fils de Abou Soufyan, nommé vice-roi de Damas par le khalife Omar, en 638 de l'ère chrétienne, exerça cette fonction pendant les six dernières années de son règne. Il conserva sa vice-royauté de Syrie pendant tout le règne du troisième Khalife, c'est-à-dire pendant douze ans. L'empire byzantin et le gouvernement du Khalife étaient continuellement en guerre à cette époque, et Moaviyah avait par suite des rapports constants avec le gouvernement de Constantinople. Il avait souvent l'occasion d'envoyer des messagers à la cour de Byzance et de recevoir à Damas les ambassadeurs de l'empire byzantin. Le règne d'Héraclius touchait à sa fin, les intrigues de sa seconde femme, Martine, sous le règne de Constantin III (641 de l'ère chrétienne), l'empoisonnement de ce dernier après un règne de 103 jours, et l'amputation de la langue de l'impératrice Martine et du nez du fils de cette dernière, Héracléonas, tous ces événements édifiants qui se déroulèrent à Constantinople, inspirèrent Moaviyah, l'homme le plus ambitieux, le plus fourbe et le plus dénué de scrupules, de toute l'histoire de l'Islam. En dépit de ces intrigues, de la guerre civile et des assassinats, les empereurs byzantins étaient les souverains spirituels et temporels de leurs sujets, et leur splendeur, leur luxe faisaient l'admiration du monde entier. L'imagination de Moaviyah fut excitée par la majesté, par la diplomatie raffinée et par les conspirations ténébreuses de la Cour de Constantinople. Aussi, à l'exemple des empereurs byzantins, commença-t-il à former le dessein ambitieux de devenir un jour le plus grand autocrate du monde. La terre fertile de Syrie, que la nature a comblé de ses dons et qui était éloignée du centre du Khalifat, convenait tout à fait

à la réalisation graduelle de l'ambition de Moaviah, qui y créa un puissant mouvement d'opinion et se fit de fermes partisans favorables à ses desseins en prodiguant argent et hautes situations.

En la trentième année de l'Hégire, 652 de l'ère chrétienne, Abizer, de la tribu de Ghifar, — le compagnon le plus frugal du Prophète, — était en Syrie où il remarqua la pompe et la majesté de Moaviah ainsi que le luxe et la vanité de ses courtisans. Il avait une aversion toute religieuse contre le luxe, et sa ferme croyance était qu'un Musulman ne devait avoir en sa possession que de quoi vivre pendant un jour et une nuit, avec quelque chose en plus pour faire la charité ou pour soutenir la cause de la religion. Il s'en référait au passage suivant du Coran : «(Quant à) ceux qui accumulent l'or et l'argent et ne le dépensent pas selon les voies de Dieu, annoncez-leur une dure pénitence. Le jour où il (l'or et l'argent) sera chauffé dans le feu de l'enfer, alors leur front, leurs flancs et leur dos seront marqués d'un signe d'infamie avec ce métal brûlant. C'est cela que vous aviez accumulé pour vous-mêmes, goûtez donc ce que vous avez accumulé.» (C. ix. 34—35.) Aussi Abizer s'indigna-t-il contre Moaviah et ses compagnons et commença-t-il à prêcher publiquement qu'il est du devoir des riches d'aider les pauvres, et à encourager les pauvres à prendre de force aux riches ce dont ils manquaient. Les riches se plaignirent à Moaviah des ennuis que leur causait la prédication de Abizer. Là-dessus Moaviah écrivit au Khalife, lequel donna l'ordre d'envoyer Abizer à Médine.

Vingt-quatre ans après la mort du Prophète, le troisième Khalife, Osman, fut déposé et mis à mort (656 de l'ère chrétienne) et le monde musulman, à l'exception de Moaviah et de la nation syrienne, jura fidélité à Ali, fils de Abou Talib. Le nouveau Khalife envoya par Jarir, fils de Abdullah, une lettre à Moaviah et au peuple de Syrie, les requérant de jurer fidélité à sa personne comme la majorité du monde musulman. A la réception de la

lettre du Khalife, Moaviyah réunit en conseil les principaux membres de sa famille. Son frère Otbeh lui dit : « Tu devrais chercher l'aide de Amr, fils de Al-As, sur ce point. » Amr à cette époque vivait dans sa demeure à la campagne dans la province de Palestine pour se soustraire aux troubles de la guerre civile. Moaviyah lui écrivit de la façon suivante : « Tu as dû apprendre comment Ali a traité Telheh, Zubair et Aïcha, mère des fidèles. Or, Jarir est venu auprès de nous, nous requérant de prêter serment de fidélité à Ali. Mais je n'ai rien voulu décider avant de me rencontrer avec toi. Viens donc et discutons la question ensemble. Paix. »

Amr vint alors à Damas avec ses deux fils, Abdullah et Mohammed, comprenant que Moaviyah avait besoin de son aide. Moaviyah lui dit : « O père d'Abdullah, trois questions se posent devant nous, et nous ne savons comment les aborder ni comment les régler. » Amr demanda : « Quelles sont-elles ? » Moaviyah répondit : « La première est que Mohammed, fils de Hozafa, s'est évadé de prison et s'est enfui avec tous ses compagnons en Egypte ; or, c'est notre ennemi le plus acharné. La seconde est que le César de Rome (Constantinople) lève en ce moment et concentre des armées contre nous pour nous attaquer en Syrie. La troisième est que Jarir est venu ici apportant un message d'Ali, qui nous somme de lui jurer fidélité, ou autrement nous dit de considérer ce message comme une déclaration de guerre. » Amr répliqua : « Quant au fils de Hozafa, que son évasion de prison et sa fuite en Egypte, avec ses compagnons, ne te causent nulle anxiété ; envoie de la cavalerie à leur poursuite. Si tu peux les atteindre, tant mieux, et si tu ne peux pas, alors ils ne peuvent te faire aucun mal. En ce qui concerne le César, écris lui que tu consens à lui rendre tous les captifs romains qui sont en ton pouvoir, et demande lui de faire la paix avec toi et d'oublier le passé. Tu verras qu'il est prêt à accepter cette proposition et à te pardonner tes offenses. Mais en ce qui concerne Ali, les musulmans n'admettront pas que tu es

son égal.» Moaviyah reprit : « Mais Ali a excité le peuple à massacrer Osman, causé la guerre civile et divisé en factions la nation unie. » Amr ajouta : « Admettons cela, mais tu n'as pas la primauté dans l'Islam et tu n'es pas allié au Prophète par le sang comme Ali ; donc, que me reviendra-t-il si je coopère avec toi dans cette affaire de façon que tu obtiennes ce que tu désires ? » Moaviyah répondit : « Choisis à ta convenance. » Amr dit : « Fais donc des revenus de l'Egypte le budget de ma cuisine. » Moaviyah frémit de surprise et, après un moment de silence, commença à discuter : « O père de Abdullah, si je désirais te duper, je le pourrais. » Amr répliqua : « On ne dupe pas un homme comme moi. » Moaviyah reprit : « Approche-toi de moi, je veux te dire un secret. » Amr se rapprocha de Moaviyah. Ce dernier lui dit alors : « Ce n'est là qu'une duperie. Vois-tu dans cette maison quelqu'un entre toi et moi ? » Puis, il engagea la discussion : « O Père d'Abdullah ne sais-tu pas que l'Egypte est semblable à l'Irak ? » Amr suivit son raisonnement : « Mais la différence est que l'Egypte ne m'échoiera que lorsque tu seras devenu maître du monde, et que le monde ne t'appartiendra que lorsque tu auras battu Ali. » Moaviyah ne sut que répondre et Amr retourna chez lui. Alors Otbeh dit à Moaviyah : « Qu'est-ce que cela peut te faire d'acheter Amr au prix de l'Egypte si tu es sûr d'avoir ta friture, c'est-à-dire si tu gardes la Syrie ? » Moaviyah dit à son frère Otbeh : « Reste ici ce soir. » Il resta donc avec Moaviyah. Une fois Moaviyah endormi, Otbeh se mit à réciter les vers suivants :

- 1^o « O toi qui veux écarter une épée encore dans le fourreau. Tu es étendu sur le lit de popeline et de soie,
- 2^o tu n'es qu'un chevreau grandissant dans l'abondance entre deux mamelles et la laine pas encore tondue.
- 3^o La fortune est venue à toi ; prends la première coulée de son lait et laisse (aux autres) le superflu,
- 4^o ne sois pas trop avare du feu par laderie, mais allume-le pour ceux qui tremblent de froid.

5° L'Egypte appartient ou à Ali ou à nous. Mais aujourd'hui un homme sans défense (Amr) l'a prise.»

Moaviyah écoutait ces vers. Le lendemain il manda Amr et lui accorda ce qu'il avait demandé. Ils rédigèrent entre eux un contrat par écrit.

Puis Moaviyah étudia avec Amr la question du serment de fidélité à Ali, et lui demanda son opinion. Amr répondit : « Pour ce qui est de ce serment de fidélité, tu as reçu des nouvelles du peuple de l'Irak par des gens très sûrs. Je ne crois pas bon de ta part de demander au peuple de Syrie de se lancer dans une politique d'opposition, car elle peut entraîner à un grand risque, avant que tu n'aies la confiance complète de leurs chefs et conseillers et que tu n'aies pleinement rempli leur esprit de la conviction que Ali a poussé le peuple à assassiner Osman. Le chef du peuple de Syrie est Shorahbeel, fils de Assimt, de la tribu de Kindeh. Envoie-lui un messager pour lui demander de venir vers toi. Puis poste tout le long de sa route des hommes qui ont sa confiance pour lui apprendre à chaque arrêt que Ali a tué Osman. C'est là le seul mot qui peut faire l'union du peuple de Syrie en ta faveur. Si seulement ce mot pénétrait au profond de son cœur, rien ne pourrait jamais l'en faire sortir. » Moaviyah fit venir Yazeed, fils de Asad, Busr, fils de Ali Artat, Soufyan, fils de Amr, Mokhariq, fils de Alharis, Hamza, fils de Malik, Habis, fils de Saleh, etc. Ces hommes avaient la confiance de Shorahbeel. On les posta à tous les arrêts sur la route que devait prendre Shorahbeel pour aller à Damas. Puis Moaviyah lui écrivit de venir à Damas. Il rencontra donc sur tout son parcours les hommes mentionnés ci-dessus, qui, l'un après l'autre, l'informèrent que c'était Ali qui avait poussé le peuple à tuer Osman. Ils remplirent ainsi son esprit de cette histoire en la lui répétant mainte et mainte fois. Quand Shorabeel arriva dans le voisinage de Damas, Moaviyah ordonna aux nobles de Syrie de lui faire très bon accueil. Ils le reçurent avec un grand enthousiasme et lui témoignèrent toutes

sortes de marques de respect et d'estime. Et chaque fois qu'il rencontrait un de ces nobles de Damas seul, celui-ci lui chuchotait dans l'oreille le mot fatal. Aussi quand il arriva en présence de Moaviyah il débordait d'indignation. Le premier mot qu'il prononça fut : « Le fils de Abou Talib a tué Osman. Par le ciel, si tu lui prêtes serment de fidélité, nous te chasserons de Syrie. » Moaviyah répondit : « Je ne vais pas à l'encontre de ton ordre. Moi aussi je pense comme toi. » Alors Shorahbeel, désignant du doigt Jarir, dit : « Renvoie cet homme à son maître. » Ces paroles de Shorahbeel convinquirent Moaviyah qu'il avait une grande influence sur le peuple de Syrie. Il dit donc à Shorahbeel : « Ce que tu veux faire ne sera ni bon ni convenable sans le consentement du peuple. Il faut donc que tu parcoures les cités de Syrie et que tu informes tout le peuple de notre résolution de nous venger des meurtriers d'Osman. Fais leur prêter serment de nous aider et de fournir les moyens à cette fin. » En conséquence Shorahbeel parcourut les cités et villes de Syrie, allant de place en place en exhortant le peuple, en disant : « O peuple, Ali a tué Osman, il y a donc des gens qui se sont fâchés contre lui ; il les a attaqués sur le champ de bataille, les a tués et a pris leurs terres (façon curieuse de présenter la Bataille du Chameau !). Il n'est resté que ce pays (qui soit libéré de son joug). Posant son sabre sur son épaule et plongeant ainsi dans les profondeurs de la mort il s'avance contre vous ; mais il ne trouvera nul homme plus puissant que Moaviyah pour lutter contre lui. Dresse-toi, ô peuple, pour te venger des assassins de ton Khalife, qui a été injustement traité. » Toute la nation syrienne répondit à ce cri de guerre, à l'exception de quelques hommes de Hems, qui s'étaient séparés du monde et se consacraient à la religion. Ils dirent : « Nous restons confinés dans nos demeures et nos mosquées, et vous êtes plus avisés. »

Quand Moaviyah eut ainsi mis à l'épreuve le dévouement des Syriens à sa personne et se fut assuré de leur fidélité, il dit à Jareer, messenger de Ali : « Va rejoindre

ton maître, et informe-le de ce fait que moi et le peuple de Syrie refusons de lui prêter serment de fidélité.» Puis Moaviyah écrivit les vers suivants composés par Kaab, fils de Jo-Iel :

- 1 Je vois que la Syrie n'est pas comme le pays de l'Irak, et que la nation de l'Irak méprise les Syriens.
- 2 Et chaque parti a dans le cœur une inimitié contre ses adversaires, et en fait une hostilité religieuse.
- 3 Ils disent : « Ali est notre Imam et chef. Et nous disons : « Nous aimons le fils de Hinda, nous l'aimons. »
- 4 Ils disent : « Nous jugeons juste et convenable que vous vous soumettiez à nous. » Nous répondons : « Nous ne trouvons pas juste que nous nous soumettions à vous. »
- 5 Et chacun est satisfait de ce qu'il a, et s'il a le maigre, il trouve que c'est le gras.
- 6 Ce que dit Ali nous agréé, sauf qu'il se range dans le parti des novateurs en religion.
- 7 Il n'est ni content ni mécontent (du meurtre d'Osman). Il n'est ni de ceux qui ont interdit ni de ceux qui ont commandé (de tuer Osman).
- 8 Et cela ne lui a semblé ni mauvais ni bon. Aussi dans la suite ce sera (ou bon ou mauvais pour lui).

Quand Ali eut lu ce poème, il dit à Najashi : « Réponds-y. » Ce dernier composa alors les vers suivants :

- 1 Abandonne, ô Moaviyah, ce qui ne peut être. C'est Dieu qui a ordonné la chose dont tu as peur.
- 2 Ali se dirige vers toi avec le peuple de l'Irak et du Hedjaz, que vas-tu faire maintenant ?
- 3 Ils considèrent que c'est leur devoir religieux de jeter leurs lances à travers les nuages de poussière et d'écraser les crânes avec des marteaux.
- 4 Ils ont battu les foules de Zubair et de Telheh et tous les autres qui ont rompu la convention solennelle.
- 7 Si le peuple de Syrie n'aime pas la terre de l'Irak, nous, depuis des siècles, aimons ce qui vous déplaît.

- 8 Dites à Kaab frère de Wile qui a changé le maigre en gras pour un seul jour,
9 Vous jugez Ali et ses compagnons comme le fils de Hinda; n'avez-vous pas honte de vous-mêmes ?

(Addenawery p. 167—171.)

Il faudrait lire jusqu'à la fin cette triste histoire racontée sur le même ton dans les pages de l'histoire de Addinawery. Bref Moaviyah et Amr, fils de Al-As, avaient décidé que le ciel et la terre pourraient passer, mais qu'ils n'abandonneraient point leur entreprise de devenir les maîtres du monde islamique par des moyens justes ou iniques. Ils eurent recours à tout pour triompher de Ali. Ils inventèrent toutes sortes de mensonges qu'ils répandirent partout adroitement pour arriver à leurs fins égoïstes. Les efforts de Ali et de ses compagnons afin d'écartier les calamités de la guerre civile et la scission du monde islamique restèrent vains devant la résolution tenace de Moaviyah de chasser Ali de la direction du monde musulman et de s'installer à sa place. Quand deux partis sont en lutte l'un contre l'autre pour acquérir un haut poste dépendant de la confiance et de la coopération du peuple, et que cette rivalité entraîne la guerre et les maux de la guerre, et que l'un des partis est gêné dans son action par le souci de la vérité, de l'honneur et du bien public, tandis que l'autre parti n'estime pas plus la vérité que le mensonge et l'honnêteté que la fourberie, et s'inquiète aussi peu du bien public que de la détresse commune, dans de telles conditions il arrive souvent que l'injustice l'emporte sur la justice dans l'opinion publique. Il est vrai que d'habitude cette victoire est éphémère, parce qu'on ne peut pas duper les hommes indéfiniment. Par exemple, quand au cours de la guerre de Seffein la victoire allait récompenser Ali et ses partisans, le renard rusé qu'était Amr eut immédiatement recours à un ingénieux stratagème pour tromper les candides partisans de Ali. Sur son conseil les soldats qui se trouvaient au premier rang attachèrent des exemplaires du Coran à la pointe de

leurs lances, ce qui empêcha les soldats de Ali de poursuivre leur avantage, et la victoire qui était certaine leur échappa des mains. De même quand les arbitres — Abou Moosa représentant Ali, et Amr représentant Moaviah, — se rencontrèrent à Doomatul Jandal pour régler la querelle entre les deux partis, selon le commandement du Coran, Amr, débordant de politesse et de courtoisie vis-à-vis de Abou Mousa, le fit tomber dans un piège en disant qu'il était nécessaire, afin de rétablir la paix et l'unité de l'Islam, qu'Ali aussi bien que Moaviah fussent déposés tous deux et qu'un neutre fut recommandé à la nation pour être porté au poste de Khalife. Abou Mousa monta alors dans la chaire et annonça aux foules impatientes que lui-même et son collègue étaient d'accord pour déposer à la fois Ali et Moaviah et laisser la nation libre d'élire toute personne qu'elle jugerait digne d'occuper le poste de Khalife. Mais quand Amr lui eut succédé dans la chaire il tint un tout autre langage. Il dit : « O peuple, vous avez entendu que Abou Mousa a déposé Ali, et je suis d'accord avec lui sur ce point, mais je maintiens Moaviah au poste de Khalife parce qu'il est l'héritier d'Osman, qu'il veut venger son sang et qu'il est pleinement digne de lui succéder. » Abou Mousa protesta qu'il n'acceptait pas cette décision et accusa Amr de trahison et de mensonge, mais tout fut vain.

Cette honteuse affaire de Doomatul Jandal amena de la confusion, des querelles et de l'apathie parmi les partisans de Ali. Quelques-uns d'entre eux accusèrent même Ali d'hérésie parce qu'il avait consenti à l'arbitrage. Chaque jour la désobéissance et la désertion se développaient dans les rangs de ceux qui étaient comptés comme ses confidents. D'autre part, Moaviah et Amr se lancèrent dans une campagne bien organisée de calomnies et de mensonges contre lui et soumirent par la force des armes les provinces éloignées, la Perse, le Yemen et l'Egypte, et corrompirent même par de l'argent beaucoup des principaux citoyens de Koufa, centre du Khalifat. Quand la

nouvelle de l'attaque de Anbar, ville sur l'Euphrate à l'ouest de Bagdad, par la cavalerie syrienne fut connue de Ali, il écrivit la lettre suivante qu'il chargea quelqu'un de lire à l'assemblée après le service du vendredi dans la mosquée de Koufa.

«Au nom d'Allah, le tout bienveillant et tout miséricordieux. Du serviteur de Dieu, Ali, commandeur des croyants à ses frères de Koufa. La paix soit avec vous. Donc (sachez que) la guerre de défense est une porte d'entre les portes du paradis. Celui qui la néglige sera accablé de disgrâce et couvert d'ignominie, marqué au fer de l'avilissement et soumis à l'oppression. Je vous ai appelé nuit et jour, en public et en particulier, à lutter contre ces gens (de Syrie) et vous ai enjoint de les attaquer avant qu'ils ne vous attaquassent. Tout peuple poursuivi dans ses foyers et ses demeures est avili, et son ennemi en est enhardi contre lui. Ce frère des enfants de Amr a pénétré dans Anbar, tué le fils de Hassan de Bekre, dérobé vos armes dans les dépôts et tué beaucoup de justes parmi vous. La nouvelle m'est parvenue qu'ils ont pénétré dans les appartements particuliers de femmes musulmanes et de femmes sous notre protection, ont arraché les ornements de leurs pieds et enlevé les colliers de leur cou. Ils sont rentrés chez eux avec un butin énorme et pas un seul d'entre eux n'a reçu une égratignure. Si quelqu'un allait en mourir de chagrin, je ne le blâmerai pas et au contraire je le considérerai comme digne de respect. Quelle curieuse ironie du sort, qui fait saigner les cœurs, croître les tristesses et augmenter les douleurs, qu'ils (les Syriens) soient unis dans leur erreur néfaste et que vous soyez divisés dans votre juste cause! Honte à vous! Fi de vous! Vous êtes devenus la cible de leurs traits et vous ne lancez pas vos flèches contre eux. Ils pénètrent chez vous et vous ne pénétrez pas chez eux. Les lois divines sont violées et vous n'êtes pas remplis d'une sainte indignation. Quand je vous enjoins de marcher en hiver, vous dites: «Comment pouvons-nous nous lancer dans une guerre sainte

par ce froid et cette brume ?», et si je vous dis de marcher en été, vous répondez : «Laissez passer l'intensité de la chaleur!» Et tout cela seulement pour éviter la mort. En effet, quand vous avez si peur du froid et du chaud, vous devez certainement avoir encore plus peur du sabre. Par Celui qui tient ma vie entre Ses mains, ce n'est pas à tout cela que vous vous dérobez, mais c'est le sabre que vous fuyez. O vous qui ressemblez à des hommes et qui n'êtes pas des hommes. O vous dont l'imagination est celle de petits enfants, et dont la sagesse est celle de femmes. Je souhaiterais que Dieu m'enlevât de parmi vous et me fît entrer dans Sa miséricorde, loin de vous. Comme je voudrais ne vous avoir jamais vus et ne vous avoir jamais connus ! Par Dieu, vous avez rempli mon cœur de courroux et m'avez fait avaler à tout moment des choses plus amères que deux grains de myrrhe. Et vous avez bouleversé mon esprit par votre désobéissance et votre abandon à tel point que les Koreichites ont dit que le fils de Abou Talib était brave, mais ne connaissait pas l'art de la guerre. Dieu bénisse leur ancêtre ! est-il un homme parmi eux qui ait plus de force pour combattre et supporter la dure vie des camps plus longtemps que moi. En vérité j'ai vécu à la guerre depuis l'époque où j'avais à peine vingt ans et maintenant j'ai passé la soixantaine. Mais tout homme manque de jugement dont les ordres ne sont pas obéis.» (Addenawery p. 225—226, 1ère édition, Leyde 1888.)

La lettre d'Ali à ses frères et confidents de Koufa est en raccourci un commentaire des désastres produits par la campagne de calomnies menée par Moaviyah contre le Khalife Ali et par ses expéditions militaires conduites sans respect de la raison et de l'humanité. Moaviyah et Amr, fils de Al-As, avaient tous été dans les compagnons du Prophète. Ils avaient appris de lui à organiser la propagande et à se gagner le cœur des gens par la générosité, mais ils employèrent ces deux armes pour servir leur ambition sans scrupule. Ils sapèrent les fondements de la moralité dans le monde de l'Îslam, alors que cette moralité avait

atteint partout un niveau élevé grâce aux efforts de toute la vie du Prophète et de ses successeurs immédiats, et, cette œuvre néfaste fut due à leur mépris de la vérité, de la sainteté de la vie et de l'unité de l'Islam. En moins de dix ans les descendants de ces héros, — les compagnons du Prophète, — qui avaient été la personnification de la justice et de la fidélité et qui ne se seraient jamais abaissés à s'occuper des biens de ce monde, — furent transformés par l'exemple de ces deux hommes en des démons inconstants, moins honorables et plus brutaux que les barbares avant la venue de l'Islam. Le Prophète avait devant les yeux le monde entier; l'étendue de son domaine embrassait toute la surface de la terre et le cercle de son Ommat (sa suite) était assez vaste pour contenir toutes les tribus du genre humain. Mais Moaviah et Amr détruisirent cet idéal sublime en ravivant les jalousies et les querelles enfantines entre les Ommeyyades et les Hachimites, et, ils employèrent les forces et l'enthousiasme créés pour être les soutiens du monde islamique à amener sa dislocation et son annihilation.

Vers l'année 660 de l'ère chrétienne se rencontrèrent à la Mecque trois hommes, Abdur Rahman, fils de Moljim, Annazzal, fils de Amr, et Abdullah, fils de Malik de Zeidan, et ils s'entretenirent des maux de la guerre civile. Ils en vinrent à la conclusion qu'il ne pouvait y avoir de paix sans faire disparaître de la surface de la terre ces trois hommes: Ali, Moaviah et Amr. Le premier d'entre eux prit la responsabilité d'assassiner Ali, le second Moaviah et le troisième Amr. Ils choisirent un même jour pour exécuter ces actes sanglants et tinrent leurs engagements comme il était convenu. Mais au lieu de Amr, un autre homme fut tué; Moaviah ne reçut qu'une blessure dont il fut guéri par un médecin. Ali seul, fils de Abou Talib, fut frappé d'un coup mortel et expira le même jour avant le soir. Par la mort d'Ali, ce modèle de l'Islam, qui avait été merveilleusement formé par le Prophète lui-même, fut perdu pour le monde. Après le Prophète, Ali, de l'avis de

tous, faisait autorité en ce qui concernait la connaissance du Coran et la signification profonde de la religion. Sous le règne de ses trois prédécesseurs on le consultait sur toutes les questions d'état et les cas ardues de la paix et de la guerre.

□ □ □

LE DÉBUT DU DESPOTISME.

Sous le règne d'Osman, fils de Affan, les Ommeyyades avaient pris possession des hauts postes du puissant empire et avaient introduit maintes viles pratiques dans l'administration de l'Etat. Le Khalife Ali voulait faire disparaître ces abus, ramener la société et l'état à la pureté et à la simplicité primitives. Comme d'une part la nouvelle génération était née et avait grandi au milieu du luxe, et, comme la propagande systématique de Moaviah et de Amr, qui prodiguaient l'argent et les faveurs, corrompait les gens même à l'intérieur du camp d'Ali, tous les efforts d'Ali furent vains. La campagne de calomnie dirigée contre Ali et sa descendance se poursuivit d'une façon continue pendant la plus grande partie du règne des Ommeyyades. Tous les vendredis à midi des malédictions et des insultes étaient lancées du haut de la chaire contre Ali et ses enfants devant les multitudes assemblées dans la mosquée pour adorer le Tout Puissant. Le Khalife Omar, fils de Abdul Aziz, qui est considéré comme approchant des Khalifes orthodoxes en sincérité et en énergie parmi les Khalifes de la dynastie des Ommeyyades, chercha à mettre fin à cette coutume scandaleuse d'insulter la mémoire d'Ali du haut de la chaire au cours des cérémonies solennelles du vendredi. Dans ce but il chargea secrètement un courtisan de race juive de demander le lendemain au Khalife Omar devant la cour assemblée la faveur de lui accorder la main de sa fille qui venait d'atteindre l'âge de la puberté. Aussitôt s'élevèrent de bruyantes récriminations parmi la cour. Le Khalife cependant calma les courtisans en leur ordonnant de découvrir la raison de l'audace de ce juif. Le juif tranquillement protesta qu'il n'y avait rien d'audacieux dans son ambition innocente. Etant donné

homme qui maintenant était maudit toutes les semaines du haut de la chaire en présence de l'assemblée des croyants à l'occasion du service religieux solennel, lui, un juif maudit, avait tout aussi bien droit à aspirer à la main de la fille du Khalife. Les courtisans restèrent muets de stupeur; et Omar le Juste (717—720 de l'ère chrétienne), en vertu de son pouvoir de Khalife, lança immédiatement un ordre interdisant que dorénavant Ali et sa famille fussent insultés du haut de la chaire, et substituant à ces attaques le verset suivant du Coran: «En vérité Allah enjoint que l'on rende la justice et que l'on fasse du bien (aux autres) et que l'on donne à sa famille; il interdit l'indécence et le mal et la révolte. Il vous avertit de vous en souvenir.» (C.xvi.90.) Ce verset continue à être récité régulièrement du haut de la chaire dans le sermon du vendredi.

Après la mort de Ali, son fils Hassan devint Khalife. Moaviyah envoya en avant-garde une armée sous les ordres de Abdullah, fils de Amr, lui-même fils de Koriez, et partit à sa suite dans la direction de Madain. Dans le camp de Hassan continuaient à régner la désobéissance, la trahison et la désertion. Un Kharedjite blessa Hassan à la cuisse avec un stylet. Quand Hassan se rendit compte de la débâcle qui régnait parmi les siens ainsi que de la résolution bien arrêtée de Moaviyah et de ses partisans de ne reculer devant rien et d'arriver à leurs fins à n'importe quel prix, il prêta l'oreille aux paroles mielleuses de Amr et consentit à abdiquer en faveur de Moaviyah. Ce dernier accepta toutes les conditions demandées par Hassan, rédigea le document de sa propre main, le scella de son propre sceau, et répéta le contenu à diverses reprises en l'accompagnant de serments solennels.

En la quarantième année de l'Hégire (661 de l'ère chrétienne) Moaviyah, fils de Abou Soufiyan, devint le plus grand empereur du monde islamique et le maître absolu de la partie alors civilisée et riche du globe. Mais deux des plus importants et des plus terribles événements de l'histoire de l'humanité s'étaient produits qui devaient

détourner deux puissantes religions de la bonne voie dans la mauvaise et changer ainsi l'histoire du monde.

1^o Le premier de ces événements fut en apparence la protection accordée par Constantin le Grand à la religion chrétienne et en réalité la transformation de cette religion en un instrument de son ambition impériale, et l'asservissement du genre humain pendant de nombreuses générations. Les apôtres de Jésus et leurs disciples avaient fait connaître la religion chrétienne dans de nombreux pays du monde depuis trois siècles grâce à la propagande des missionnaires. Au temps de Constantin, le christianisme avait considérablement progressé et fait sentir son influence dans la société de l'Empire romain. Constantin le Grand fit donc du christianisme la religion d'état de l'empire romain (324 de l'ère chrétienne), espérant par là assurer à jamais la continuité de la domination romaine sur le monde. Il greffa les mystères des prêtres égyptiens sur la doctrine simple de Jésus dans le but d'intimider la conscience humaine par une doctrine transcendante, qui était en réalité un mélange de vérités et d'absurdités. L'union de l'autorité sacerdotale et royale en la personne de l'empereur entraîna la soumission spirituelle et temporelle de ses sujets à son autorité absolue. Bref, à dater du temps de Constantin le christianisme revêtit une forme mystérieuse qu'il serait difficile à Jésus et à ses disciples de reconnaître, s'ils revenaient sur terre. En outre de cette innovation dans la religion, Constantin abolit la constitution de l'empire établie par l'empereur Dioclétien, selon laquelle l'empire romain était gouverné par deux empereurs plus âgés portant le titre d'Augustes et deux collègues plus jeunes appelés Césars. Constantin se débarrassa par le sabre de ses trois associés dans l'administration de l'empire et devint le seul et suprême maître du monde. L'union de la puissance spirituelle et temporelle en un seul homme, le despotisme du détenteur de cette double puissance et la soumission absolue de corps et d'âme, en paroles et en pensées, du peuple à la volonté du

despote, tout cela fut le legs de Constantin le Grand à l'église chrétienne, et l'Europe dut se soumettre à cet ordre de choses pendant mille années. Personne ne met en doute sa personnalité extraordinaire ni ne méconnaît ses œuvres merveilleuses. La construction de la cité de Constantinople et de l'église Sainte-Sophie, la création de la hiérarchie ecclésiastique, lui assurent une gloire impérissable. Jamais plus grand roi ne régna sur le monde chrétien. Mais à la suite de la conquête de Constantinople par Mahomet le Conquérant (1453 de l'ère chrétienne) les savants de l'église chrétienne furent dispersés dans l'Europe occidentale, et ce furent ces derniers qui en enseignant la religion et les sciences au peuple amenèrent le mouvement de la Renaissance en Europe. Quelques hommes, comme Martin Luther, qui furent le produit de la Renaissance, furent les instigateurs d'une réforme dans l'église chrétienne près de cinquante ans après la conquête de Constantinople par les Turcs, et délivrèrent les nations de l'Europe du joug d'un double despotisme. A la suite de la séparation des pouvoirs temporel et spirituel, l'Europe entra dans la voie du progrès; elle fit des découvertes merveilleuses dans les sciences, les arts, pénétra les secrets de la nature, et réalisa des inventions extraordinaires.

2^o Le second événement fut la révolte de Moaviyah contre le Khalife légitime. Il plongea ainsi le monde islamique dans les malheurs de la guerre civile; il eut recours à une campagne de mensonges, de calomnies, de trahison et de brutalité; et c'est par les moyens les plus immoraux qu'il gagna le titre de Khalife. Ce fut environ trois cents ans après le règne de Constantin le Grand que Moaviyah fut nommé gouverneur de Syrie par le deuxième Khalife. L'histoire des grandes victoires de Constantin sur ses adversaires, les merveilles qu'il accomplit dans l'église et dans l'état, et sa renommée comme le premier grand empereur de la chrétienté, tout cela était connu de tous en Syrie, — autrefois la plus belle province de l'empire romain. Une nature ambitieuse comme celle de Moaviyah

fut naturellement infatuée de l'idée d'égaliser son prototype chrétien. Il n'ignorait pas les merveilleuses victoires de Omar et s'était rendu compte de la redoutable force de l'organisation de l'Islam. Il désirait imiter Constantin en faisant servir le pouvoir spirituel de la religion aux fins de son ambition. Aussi suivit-il les traces de Constantin en maintes choses. Les Musulmans les plus influents savaient très bien où tendait Moaviah. On raconte qu'un vendredi, à Médine, le vice-roi de Moaviah proposa aux fidèles de nommer Yazid, fils de Moaviah, héritier présomptif du trône du Khalifat, et termina sur ces mots : « Cette proposition s'appuie simplement sur le précepte et l'exemple de Abou-Bekr et de Omar. » Le fils de Abou-Bekr, qui était présent en cette occasion, répliqua : « Tu mens, ô ennemi de Dieu ! Ce n'est que sur exemple du Khosroès de Perse et du César de Rome (Constantinople). »

Quand Moaviah, comme Constantin, eut fait disparaître ses rivaux et consolidé son trône, il aspira à s'emparer de Constantinople pour surpasser en splendeur le souverain qui avait construit cette cité et pour expier le crime qu'il avait commis en déchaînant une guerre civile qui avait coûté des milliers de vies humaines, la fleur de l'Islam (668—675 de l'ère chrétienne). C'est un trait authentique de la vie du Prophète raconté par Al-Bokhari et Al-Moslem qu'un jour le Prophète étant en visite au milieu du jour chez Omn-i-Haram, fille de Milhan, y fit sa sieste. Après un court sommeil, il s'éveilla en souriant. La dame lui demanda pourquoi il souriait. Il lui dit qu'il avait eu une vision, et avait vu quelques-uns de ses compagnons en voyage à bord d'un navire, assis comme des rois sur des trônes, au service de Dieu. Tous leurs péchés leur seraient pardonnés. Elle lui demanda de prier qu'elle fut placée parmi eux. Il répondit qu'elle serait du nombre des voyageurs. Moaviah s'occupa tout spécialement des préparatifs de l'expédition navale en vue de la conquête de Constantinople, confia son étendard à Sophian, guerrier expérimenté, et encouragea les soldats par la pré-

sence de Omn-i-Haram et de son propre fils Yezid dans l'expédition. Le siège de Constantinople dura six ans, et, trente mille musulmans y périrent au nombre desquels Abou Ayyub Ansari. L'ambition de Moaviyah ne se réalisa pas cependant, et l'expédition revint de Constantinople sans avoir pris la ville. Cet échec complet fut évidemment la conséquence de tout le sang qui avait été gaspillé par Moaviyah pendant la guerre civile en même temps que du manque d'ardeur et d'enthousiasme parmi la nouvelle génération résultant de sa propagande de mensonge, car Constantin III, petit fils d'Héraclius, s'était donné peu de peine pour organiser son armée et sa flotte afin de défendre la ville. Il était cependant trop tard pour que Moaviyah pût songer à rattraper ce qu'il avait perdu, car les forces de corruption auxquelles il avait donné libre cours avaient pris profondément racine dans la société. Toutefois par sa prudence, sa modération et sa libéralité, il put dans une large mesure faire accepter son régime à ses adversaires tant qu'il vécut.

Depuis le jour où Moaviyah fut porté à la tête du monde musulman, le Commandeur des croyants fut dans toute la suite Khalife de nom mais monarque absolu de fait. Telle a été l'opinion des Sunnites depuis le début. La charge spirituelle fut réduite à une ombre que l'on se réservait d'utiliser à l'occasion, tandis que le pouvoir temporel devint la chose substantielle en tous lieux et en tous temps. On sema les germes du schisme entre Sunnites et Chiites; en même temps le despotisme et la persécution se développèrent, et, les forces cachées de la révolution prirent racine. Pendant un siècle environ les Ommeyyades régnèrent sur le monde musulman uni. En 749 de l'ère chrétienne, la branche principale des Ommeyyades de Damas fut dépossédée du Khalifat; la branche secondaire des Ommeyyades de Cordoue continua à régner en Espagne jusqu'en 1031 de l'ère chrétienne. Les Abbasides de Bagdad régnèrent de 749 à 1258 de l'ère chrétienne. Il y eut une dynastie fatimite en Egypte qui s'éteignit en 1171. 55

De 1258 jusqu'en 1538 les Khalifes abbasides furent sans pouvoir temporel en Egypte. En 1538 le Khalifat passa de la dynastie abbaside à la famille d'Osman de Turquie et fut aboli en 1924 par la Grande Assemblée Nationale d'Angora.

Le règne des Khalifes orthodoxes, qui suivirent le modèle du ministère du Prophète, ne dura que trente ans, tandis que les Khalifes selon le cœur de Moaviah ont gouverné le monde musulman pendant les treize derniers siècles. Est-il donc étonnant que les Musulmans depuis mille ans n'aient pu se représenter un Khalife ou un chef en pays musulman autrement que sous les traits d'un autocrate tyrannique avec un pouvoir illimité de vie et de mort ? Par suite de tant de siècles de despotisme ininterrompu, même les Musulmans instruits ont perdu la faculté de comprendre que l'Islam au début était synonyme de fraternité spirituelle, de liberté sociale, d'égalité constitutionnelle et de politique démocratique.



QUEL EST LE DEVOIR DU MONDE MUSULMAN ENVERS LE KHALIFAT ?

Que la Grande Assemblée Nationale d'Angora ait déposé le Khalife Abdul Méjid et l'ait exilé hors du territoire turc, c'est un fait cruel indiscutable et indiscuté. Dans le premier chapitre les raisons concernant la sécurité, l'existence et le développement de la République d'Angora qui ont amené un des plus tristes événements de l'histoire de l'Islam, ont été longuement exposées. Ces raisons, en mettant les choses au mieux, constituent un plaidoyer en faveur de cet acte tragique. Mais la question a également un aspect historique et international. Le temps est venu de la considérer aussi à ce point de vue. Une des conditions que doit remplir l'Iman ou Khalife est de pouvoir protéger l'existence, les biens et l'honneur des Musulmans. D'où vient que ce devoir est devenu obligatoire pour le Khalife ? Quand le Prophète émigra de La Mecque à Médine, le manque de sécurité de la jeune communauté islamique l'obligea à établir un gouvernement séculier pour la protection de l'existence, des biens et de l'honneur des Musulmans. Sous le règne des Khalifes orthodoxes les territoires de l'Islam s'étendirent du Nil à l'Oxus (ou Amou Daria). Ce furent donc les acquisitions territoriales qui firent que le Khalife dût être capable de gouverner le pays et de défendre les intérêts de la nation. Pendant un siècle les Khalifes furent les chefs du monde musulman tout entier. Puis l'empire qui comprenait les meilleures parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe se dissocia pendant les guerres civiles et peu à peu passa entre les mains de puissances non musulmanes au cours de ces derniers siècles. De nos jours, ce qui récemment encore était l'empire ottoman a été le dernier empire islamique qui a pu soutenir la dignité du Khalife-Sultan. Par suite

de la récente guerre mondiale, cet empire a disparu lui aussi et l'étendue de la République turque d'Angora actuelle n'est plus que le quart de celle de cet empire. Les autres pays musulmans sont sous la domination directe ou la protection ou la sphère d'influence des puissances chrétiennes de l'Europe. Par conséquent, il n'est pas un roi musulman aujourd'hui qui puisse remplir les conditions requises pour être Khalife de l'Islam. La destruction de l'empire ottoman a, en réalité, entraîné l'abolition du Khalifat. La mesure prise par Moustafa Kemal Pacha et la Grande Assemblée Nationale d'Angora n'est pas autre chose que la reconnaissance officielle d'un fait accompli. D'ailleurs les ressources de la République d'Angora ne lui permettraient pas de soutenir la dignité du Khalife. Envisagée à ce point de vue, cette mesure, réalisée sans qu'il y ait eu de guerre civile ni de sang versé, prouve beaucoup d'habileté, d'énergie morale et de franchise de la part de ses auteurs; pour abolir en pays musulman cette institution entourée de la vénération de treize siècles comme le Khalifat, il a fallu un courage peu ordinaire. Seules les considérations de la sécurité de la nation et du salut de la République peuvent l'emporter sur de tels scrupules religieux.

Plusieurs questions s'imposent maintenant à l'attention du monde musulman tout entier.

1^o Les Turcs ont annoncé solennellement de par le monde qu'ils ont mis fin à la fois au Sultanat et au Khalifat. Le monde musulman dans son ensemble s'intéresse-t-il à la solution de la question du Khalifat, oui ou non ? Dans la seconde éventualité, bien qu'il y ait trois cent millions de Musulmans dans le monde, l'Islam serait cependant mort dans son esprit et sa sincérité. Il est difficile d'envisager seulement une telle supposition. Les hommes font des sacrifices rien que par idolâtrie. Or l'Islam est une des grandes religions du monde; beaucoup de races humaines chevaleresques et nobles, vivent et agissent sous l'étendard de l'Islam; ceux qui connaissent le Coran ne

pourront jamais considérer l'Islam comme une religion inutile et désuète. Donc les Musulmans feront sûrement tout ce qui dépend d'eux pour résoudre le problème du Khalifat à la satisfaction de toutes les parties. N'avons-nous pas appris que toutes les organisations religieuses et spirituelles de l'Égypte, de même que le comité du Khalifat aux Indes ont déjà annoncé qu'ils réuniraient les représentants des pays musulmans en une conférence au Caire en mars prochain (1925), pour étudier en commun la question du Khalifat ?

2° Les représentants des nations islamiques éliront-ils au poste de Khalife, un des quelques rois qui existent encore dans l'Islam, ou choisiront-ils quelqu'un qui ne soit pas roi. Il y a des objections d'ordre général et d'ordre particulier à ce qu'aujourd'hui ce soit un des rois de l'Islam qui soit élu.

Objections d'ordre général: 1° Dans le christianisme c'est Constantin le Grand qui mit la puissance spirituelle au service de la puissance temporelle, et il a fallu mille années pour séparer le gouvernement spirituel du temporel. Dans la religion islamique, c'est Moaviyah qui fit du Khalifat l'instrument du Sultanat. De nos jours seulement, au bout de treize siècles, le peuple islamique a l'occasion d'élire le successeur du Prophète dans le vrai sens du mot élection. Il importe donc qu'il ne commette pas à nouveau l'erreur d'autrefois.

2° Le Khalifat est le symbole de la pureté et de la sublimité, tandis que le Sultanat évoque généralement l'idée de basses intrigues et d'une vile diplomatie.

Pendant ces treize derniers siècles, ce mélange de pureté et d'impureté a fait à l'Islam plus de mal que de bien.

3° Tout roi musulman que l'on pourra élire aujourd'hui au poste de Khalife deviendra immédiatement un objet de soupçon et d'intrigues de la part des puissances dont la domination s'étend sur les pays musulmans. Dans l'état de faiblesse actuel des nations musulmanes, ce

serait une vraie folie d'aller au devant d'un désastre qui n'est pas inévitable. Aucun des pays musulmans n'est en situation de s'acquitter d'une façon suffisante et utile de ses obligations au point de vue politique, économique, militaire et éducatif. Est-ce raisonnable de mettre sur ses épaules déjà trop chargées un poids extrêmement lourd qui excède de beaucoup ses forces ? L'empire ottoman, malgré ses vastes ressources en argent, en hommes, n'a pas pu survivre à l'assaut constant mené par les artificieuses puissances européennes contre son existence même.

4° L'opinion publique et le sentiment du monde civilisé sont nettement hostiles à l'unité politique du monde islamique. Le simple mot de panislamisme est de nos jours un épouvantail pour le monde civilisé.

Objections d'ordre particulier. En ce moment on fait des efforts dans l'Hedjaz, l'Irak et la Transjordanie pour proclamer Khalife le Chérif Hussein de La Mecque. On a même commencé à bénir son nom comme Khalife du haut de la chaire dans les services religieux du vendredi. Comme le temps guérit bien des choses, il est possible que le monde musulman oublie quelle part a eue le Chérif Hussein dans la destruction du dernier empire musulman au cours de la grande guerre mondiale et même lui pardonne pour la raison qu'il a agi par patriotisme et par zèle afin de libérer la race arabe du joug d'une autre race qui était pourtant de la même religion. Mais la question est de savoir si toutes les tribus arabes de la péninsule ont juré fidélité au Chérif Hussein. Est-ce que l'Iman Yahya du Yemen, Seyed Idriss de Assir, Ibn-er-Raschid du Nedjed, et Ibn-es-Seoud de Bahrein sont disposés à reconnaître le fondateur du Royaume hachimite comme Khalife légitime et maître suprême de toutes les nations de langue arabe. Si la réponse à cette question est satisfaisante, il sera prouvé que le Chérif Hussein a des titres au Khalifat, on le reconnaîtra volontiers comme chef du monde musulman, et la fin justifiera les moyens. Dans ce cas les ressources de

l'Arabie suffiront pour soutenir la dignité d'un Khalife indépendant et il sera capable de protéger l'existence, les biens et l'honneur des Musulmans soit par le sabre soit par la diplomatie. Mais dans les circonstances actuelles, l'élévation du Chérif Hussein au poste sacré de Khalife n'aura pas plus de poids ni de prestige que le titre d'Iman porté par l'Iman Yahya du Yemen ou le titre de Khalife du Sultan du Maroc. Si l'on considère le point de vue économique, le Maroc et le Yemen sont des pays fertiles, tandis que l'Hedjaz leur est très inférieur. La possession des Lieux Saints de La Mecque et de Médine peut être un argument de quelque valeur en faveur du Chérif Hussein, mais elle ne saurait lui fournir les moyens de soutenir la dignité de Khalife. Il y a aussi une autre raison qui milite puissamment contre la candidature du Chérif Hussein. Bien que lui et ses fils jouissent du privilège de porter le titre flatteur de « Sa Majesté », en réalité leur autorité ne s'exerce que grâce à l'appui financier et militaire de l'étranger. Du moment que leur existence même dépend de l'aide étrangère ils sont les créatures d'une puissance non musulmane. Si le Chérif est élu Khalife, le résultat sera que le Khalifat, après avoir été un moyen de développer le despotisme dans l'Islam, se trouvera dorénavant au service du développement d'un impérialisme non-islamique. Une fois ce point concédé, comme l'institution du pèlerinage annuel sera ainsi placé sous le contrôle des étrangers, l'avenir de l'Islam deviendra extrêmement sombre. Ce sera la réalisation du rêve pour lequel les forces de l'Europe ont été mises en mouvement depuis des siècles. Peut-être dira-t-on que le Chérif Hussein et ses fils pourront essayer d'affermir leur position par des traités bien clairs et nullement ambigus. Ce n'est pas l'Allemagne, en effet, qui, la première, a regardé un traité comme « un chiffon de papier ». L'Allemagne a appris cette façon de faire d'un autre pays qui la met en pratique constamment depuis un siècle et demi en Orient. Ils auraient bien mauvaise mémoire en vérité ceux qui oublieraient comment l'occupation de

l'Égypte fut effectuée sous prétexte de soutenir le trône khédivial de Tewfik et avec quelle solennité il fut déclaré souvent et même trop souvent que cette occupation était temporaire. Pourtant, après un laps de temps de quarante-deux ans cette occupation continue aussi forte que jamais en Égypte. Que le sort lamentable de feu le Khédivé Ismaïl et le sort non moins lamentable de son petit-fils, l'ex-Khédivé Abbas Hilmi soient comme «les trois mots tracés sur le mur» pour les rois qui voient un appui dans l'argent étranger et une protection dans les baïonnettes étrangères, et qui en même temps font de beaux rêves sur l'indépendance de leur pays et la liberté de leur nation!

L'élection du roi Fouad d'Égypte ou celle de l'Emir Amanoullah Khan d'Afghanistan au poste de Khalife ne soulèverait pas les mêmes objections que celles qui se présentent pour le Chérif Hussein. La situation de ces deux pays avant la guerre mondiale était précaire et ce n'est que tout récemment qu'ils ont été reconnus par l'ensemble des nations. Ils ont beaucoup à faire dans les années à venir avant que leur maison ne soit en ordre. Ils ont à assainir leurs finances, organiser leurs armées, perfectionner le système d'éducation, développer les ressources de leur pays, créer de nouvelles industries, étendre leur commerce et leur agriculture, et, surtout en Afghanistan, construire des chemins de fer et des voies de communications, afin de devenir des pays prospères, capables de faire respecter leur indépendance et d'être admis dans le conseil des grandes nations du monde. Ces deux états viennent de se mettre à l'œuvre, et il faut du temps pour parcourir les diverses étapes qui mènent jusqu'à la saison de la moisson. Le grand principe de notre temps qui a amené de merveilleux progrès dans toutes les branches de l'activité humaine et toutes les sections des sciences et des arts est la décentralisation et la spécialisation en tout et pour tout. L'organisation spirituelle est tout un monde spécial. Elle demande des hommes qui se dévouent entièrement à son service. De nos jours plus que jamais la religion doit être

mise à la portée de tous les membres de la communauté. L'organisation religieuse doit être établie d'une façon scientifique et la culture morale et religieuse doit être donnée à tout être humain afin d'empêcher que la société ne tombe dans la décadence et la dissolution.



CHAPITRE VIII.

LE KHALIFE NE DOIT ÊTRE QUE LE CHEF SPIRITUEL.

Comme Moïse, Jésus et Mahomet sont de la lignée d'Abraham et comme tous trois se disent envoyés en réponse à la prière de ce patriarche, il est convenable de jeter un regard sur les circonstances qui leur ont permis de s'élever à un rôle aussi éminent.

Moïse trouva les enfants d'Israël en esclavage en Egypte sans aucune perspective de sortir jamais de leur condition abjecte de « tireurs d'eau et de fendeurs de bois ». Il les conduisit hors de la terre d'Egypte et leur donna des lois, les groupa en douze tribus, les instruisit dans le désert pendant quarante ans pour modifier leur mentalité d'esclave et pour faire naître en eux des sentiments d'hommes libres; ensuite il les conduisit au seuil de la terre promise où coulaient le lait et le miel. Leur gouvernement pendant trois cents ans fut patriarcal et démocratique. Puis ils imitèrent les gentils et eurent des rois. De 721 à 599 avant Jésus-Christ au cours de deux siècles, ils furent trois fois emmenés en captivité.

A l'époque de Jésus les Juifs étaient redevenus une race sujette et attendaient un second Moïse pour les tirer de l'esclavage. Il s'était écoulé près de quinze cents ans entre Moïse et Jésus, et le monde avait traversé de nombreuses vicissitudes pendant ce temps. Mais la mentalité des Juifs n'avait pas changé. Ils étaient exclusifs et orgueilleux, se croyant le peuple choisi et méprisant le reste de l'humanité dans lequel ils voyaient des gentils exclus du cercle des faveurs divines. Jésus leur dit qu'il était un second Moïse envoyé aux brebis égarées d'Israël pour les ramener au bercail. Le salut ou l'émancipation des Juifs de son temps ne pouvait être réalisé qu'en reconnaissant à la fois les Juifs et les gentils comme les enfants du Très Haut. Il leur

enseigna de plus que les lois relatives aux sacrifices et au sabbat avaient été faites conformément aux nécessités des temps pour le bien des hommes, mais que les hommes ne devaient pas être esclaves de ces lois. Il discuta avec eux sur ces points en citant ces mots du vieux Testament : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Marc. XII. 31) et « Aimer son prochain comme soi-même est plus que toutes les holocaustes et tous les sacrifices » (Marc. XII. 33). Mais les Juifs ne purent pas accepter l'idée d'un homme qui avait la prétention d'être plus grand que Moïse et qui abrogeait les lois. Alors que les Juifs se refusaient à accepter le principe de la fraternité des hommes enseigné par Jésus, les gentils accueillirent cette idée, et, le christianisme fit des progrès lents mais sûrs. Mais comme il a été dit plus haut, entre les mains de Constantin le Grand, le christianisme devint un instrument de l'impérialisme et du despotisme.

Mahomet naquit de la race d'Ismaël six cents ans après Jésus. Il trouva son peuple, les Arabes, non pas sous le joug étranger comme les Juifs au temps de Moïse et de Jésus, mais esclaves de l'ignorance et de la superstition, et vit que les Juifs et les Chrétiens étaient bien éloignés de l'idéal de l'un et de l'autre. Il tira les Arabes de la superstition et de l'ignorance et en fit des porteurs de torches capables de répandre à travers l'humanité la lumière de l'unité de la Divinité selon le modèle de Moïse et la lumière de l'unité du genre humain à l'exemple de Jésus. L'organisation du pouvoir temporel par le Prophète se fit à l'imitation du gouvernement des juges parmi les enfants d'Israël, tandis que l'organisation spirituelle fut fondée sur l'égalité des hommes sans distinction de race ni de couleur selon l'idéal de Jésus. Aussi le premier et le principal idéal du Prophète fut d'instaurer le royaume de Dieu sur la terre par la puissance de l'esprit et de la vérité « A qui appartient le royaume aujourd'hui ? A Allah, le Seul, le Dominateur (de tous) » (C. XL. 16). De là l'emploi du sabre pour la défense contre les persécutions

et les menaces d'agression, et, la conquête de vastes régions de la terre qui s'en suivit ne fut que chose accidentelle et secondaire: «Permission (de se battre) est donnée à ceux qui ont fait la guerre parce qu'ils sont opprimés, et très certainement Allah a bien le pouvoir de les aider; et à ceux qui ont été chassés de leurs demeures sans juste motif à moins qu'ils disent «Notre Seigneur est Allah». Et si Allah n'avait pas repoussé plusieurs peuples par l'intermédiaire d'autres, certainement on aurait vu la destruction de cloîtres, d'églises, de synagogues et de mosquées dans lesquelles le nom d'Allah est souvent prononcé.» (C.xxii.39—40.)

Il est établi par le témoignage du Coran et des traditions que le Prophète avait assigné la première place à la partie spirituelle de l'Islam, et, dans la pratique également, il observa le même ordre toute la durée de sa vie. C'est donc le premier devoir du Khalife de remplir les devoirs spirituels de sa charge; et comme les changements des temps ont rendu quasi impossible l'union sous un même chef temporel des tribus de l'Islam dispersées sur la surface de la terre, il s'ensuit que le chef spirituel du monde islamique doit scrupuleusement éviter toute ingérence de quelque sorte que ce soit dans les affaires politiques des croyants de par le monde. Naturellement son devoir le plus important est de maintenir le lien de fraternité spirituelle qui unit toutes les tribus islamiques en dépit des différences de langues, de l'éloignement géographique et du défaut d'unité politique. C'est un fait historique que le pouvoir temporel même à son apogée n'a pu maintenir longtemps l'union des nations musulmanes dans le passé, et, la désorganisation politique actuelle du monde de l'Islam ne permet guère d'espérer le rétablissement d'une telle union à brève échéance. Il est donc bon que le successeur du Prophète consacre tout son temps, toute son énergie et toute son attention à l'obligation essentielle de sa charge sacrée, le ministère spirituel du monde islamique, et qu'il fuie la politique comme le poison «A Dieu

(appartient) la vraie religion», dit le Coran. Ce qui veut dire que la religion de Dieu n'a rien de commun avec les préjugés politiques, les différences de races, les fins égoïstes et les superstitions fétichistes, mais qu'elle a assez d'envergure pour comprendre l'humanité entière sous sa direction spirituelle. Tel doit être à l'avenir le principe directeur du nouveau Khalife. La liberté absolue de la religion pour le bonheur du genre humain ferait naturellement disparaître avec le temps l'abîme qui malheureusement s'est creusé depuis des siècles entre les deux sectes sœurs, les Chiïtes et les Sunnites.

Le deuxième devoir du nouveau Khalife sera, en vertu du principe de l'unité du genre humain, de s'adresser à tous les hommes selon la formule du Coran : «O hommes», les invitant à travailler au progrès de la vie présente et à la félicité de la vie future. Comme successeur du Prophète, il fera humblement aux chefs des autres religions de perpétuelles ouvertures de paix et de bonne volonté en toute sincérité et amour «O vous qui suivez le Livre, agréez une entente équitable entre nous et vous, afin que nous adorions Allah seul et que nous n'associions nul autre à Lui, et que nul d'entre nous ne prenne d'autres dieux à côté de Allah» (C. III. 63).

On a montré dans les pages précédentes que l'un des articles de foi de l'Islam est de croire à tous les livres révélés et à tous les messagers de Dieu. Voilà le terrain d'égalité sur lequel l'Islam est prêt à s'entendre avec toutes les religions afin de faire la paix avec elles. Quant à la constitution de l'organisation spirituelle, on propose que l'unité de la Divinité, qui est la croyance commune à toutes les religions, en soit le fondement, et que l'on ne tolère pas la multiplicité des divinités et des seigneurs. En ce qui concerne le gouvernement temporel, il va de soi qu'on ne doit permettre ni à des rois despotes ni à des prêtres autocrates de diriger les affaires du peuple.

Quand les représentants des pays musulmans se réuniront au Caire en mars 1925 sur l'invitation des organi-

sations religieuses de l'Égypte pour élire le nouveau Khalife, nous espérons vivement que cette sainte assemblée spirituelle daignera prêter une attention aux faits et aux arguments exposés dans ces pages. Si ces représentants sont convaincus du bien fondé et de l'honnêteté de ce que nous proposons, nous avons l'espoir et la conviction qu'ils éliront Khalife un homme qui ne sera que le chef spirituel de l'Islam et laissera de côté les questions politiques, que tous les groupements islamiques, — soit indépendants soit sujets de gouvernements non-musulmans, — le reconnaîtront comme le foyer de la fraternité spirituelle et que ses ordres viseront à l'amélioration du sacerdoce, de la moralité, de l'éducation, de la religion et de la spiritualité au sein de la Fraternité Islamique dans le monde entier. Par exemple, il serait utile qu'un programme d'études pour les candidats au poste d'Imam ou Muezzin fût envoyé du centre du Khalifat à tous les pays en rapport avec le Khalifat; que le Khalife choisisse également chaque année un chef de pèlerinage qui, en souvenir du dernier pèlerinage du Prophète, rappelle, lors de cette réunion des frères par la Foi venus de toutes les parties du monde dans la plaine d'Arafat, la convention solennelle du lien spirituel, et leur dise quelles bénédictions ont été accordées aux Musulmans pendant l'année où à quelles épreuves et calamités ils ont été soumis. Que l'on offre des remerciements pour les bénédictions, et que l'on fournisse des moyens de soulagement pour les désastres. Par exemple s'il y a eu une famine ou un tremblement de terre dans quelque partie de l'Islam, un appel devrait être lancé pour que des secours soient envoyés aux victimes de cette calamité. Dans ce centre de réunion unique au monde les pèlerins devraient aussi être instruits des progrès de la cause dans les nouveaux champs d'activité de la propagande; on devrait leur faire connaître combien de missionnaires ont été envoyés et dans quels pays pour répandre le Message, combien de gens ont embrassé l'Islam, ou dans quels lieux les principes de l'Islam ont été faussés ou mal compris, et de

quelle manière ces faussetés ont été réfutées et ces erreurs corrigées.

LE CONSEIL DU KHALIFE.

Comme le Khalife est le chef spirituel du monde islamique, il doit avoir son gouvernement et divers services d'administration à sa disposition. Les membres du gouvernement dont le Khalife sera président formeront le conseil suprême du Khalifat. Les membres de ce conseil seront les hommes les plus instruits dans les domaines religieux, philosophique, scientifique et historique, choisis et envoyés par les sociétés religieuses des pays musulmans au siège du Khalifat. Leur nombre et leurs titres ne sont qu'une question de détail qui ne pourra être réglée qu'après l'élection du Khalife et l'établissement de la constitution du gouvernement spirituel. Les membres du conseil deviendront les chefs des diverses sections du gouvernement. Les futurs Khalifes seront choisis parmi les membres du conseil suprême du Khalifat.

LE MINISTÈRE DE LA RELIGION.

La première section de l'administration sera le ministère de la religion. Il constituera le vrai gouvernement spirituel. Toutes les organisations sacerdotales en relèveront. Cette institution tire son origine du *Salat* (service religieux) et du *Djema'at* (réunion des croyants). Dans tous les pays musulmans toutes les mosquées, écoles et établissements religieux devront être organisés et placés sous la juridiction du chef principal de l'administration de ce pays. Par exemple il y a des milliers de mosquées grandes et petites d'un bout à l'autre de l'Inde. Chaque mosquée comporte une organisation et une administration. Quand il y a une naissance, un décès ou un mariage, l'Imam, le Muezzin et les administrateurs de ladite mosquée ont à

célébrer les cérémonies religieuses. Supposons que ce soit un gros village dont dépendent beaucoup de villages plus petits qui chacun ont une mosquée et un groupe de croyants. Chaque groupe de croyants élira un comité de direction pour veiller au progrès de la religion, de la moralité, de l'éducation et de la spiritualité dans son sein. Ces comités de villages seront placés sous la juridiction du comité central du gros village, lequel dépendra du comité central de la ville voisine, lequel à son tour dépendra du comité central du pays tout entier. Les comités centraux suprêmes des divers pays seront en relation avec le ministère de la religion au siège du Khalifat. De cette façon tout ordre ou conseil émanant de Sa Sainteté le successeur du Prophète pénétrera jusqu'aux plus petits groupements du monde musulman. C'est ainsi que les choses se passaient en réalité dans l'âge d'or des Khalifes orthodoxes, lorsque le Khalife était le ministre et le père de son peuple. A cette époque-là il n'y avait qu'un seul chef du monde musulman. Mais quand il y eut beaucoup de Khalifes en même temps et que l'Islam fut partagé en de nombreux royaumes, l'unité disparut parmi les disciples du Coran. Comme il est impossible aujourd'hui dans le domaine politique de ramener tous les pays musulmans sous l'autorité d'un seul chef commun de l'Islam, unissons-nous tous sous la direction de notre Père spirituel, qui n'aura pas à s'occuper d'intrigues politiques ni du matérialisme temporel. Il sera ainsi possible de faire revivre l'union des cœurs parmi les frères de la Foi, et nul ne pourra assaillir cette puissante forteresse si elle est érigée sur la sincérité de la conscience.

L'avenir de l'humanité est sombre aujourd'hui, et cela rend urgente et opportune l'union de l'Islam sous la bannière spirituelle. Par suite des merveilleux progrès des sciences, des étonnantes découvertes des secrets de la nature et des surprenantes inventions concernant les moyens de communication qui ont réduit à rien le temps et l'espace mais qui ont amené en même temps le dévelop-

pement des armes meurtrières, des engins et des forces de destruction, il est devenu possible pour une poignée d'hommes de monopoliser les richesses et les ressources de notre planète, et d'encourager l'ambition de leurs descendants aux dépens des millions d'êtres du reste du genre humain, bien que la terre produise suffisamment et même en surabondance pour tous. Par une curieuse ironie du sort, les Juifs, après avoir été persécutés pendant des siècles n'ont rien appris ni rien oublié. Ils sont toujours exclusifs et ne songent qu'à eux-mêmes. A l'époque de leur triomphe, les prétentions des Juifs ne connaissaient pas de limites. Ils pensent maintenant que tout le monde habitable est pour eux «la terre promise». Et là où ils sont les maîtres ils appliquent, pour ainsi dire, l'impitoyable loi de Moïse pour se venger sous divers prétextes de millions d'êtres impuissants. «Mais des cités de ces peuples que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, tu ne laisseras vivant rien qui y respire.» (Deutéronome xx.16.)

Les disciples du doux Jésus sont sans doute humbles, mais afin d'avoir la terre en héritage. Il n'y a pas un continent ni une île dans le monde entier sur lequel ils n'élèvent leurs prétentions ou dont ils ne se soient emparés. «Aime ton prochain» évidemment veut dire pour eux : «Aime la terre, les richesses, le commerce et le labeur de ton prochain!» Ils ont pénétré jusqu'aux coins les plus éloignés de la terre pour prêcher l'évangile au païen dans leur ardeur à sauver son âme, mais au point de vue des besoins du corps ce païen est mis à part du reste de l'humanité comme étant d'une race inférieure. Les pères de la fameuse constitution américaine ont proclamé à l'humanité, il y a cent ans, que «la vie, la liberté et la poursuite du bonheur appartiennent par droit de naissance à tout enfant de l'homme». Mais aujourd'hui sur cette même terre de la liberté, le déchet des nations européennes s'arroe la supériorité de race et ne tolère pas qu'une poignée d'indiens et de japonais possédant les quelques arpents de terre gagnés à la sueur de leur front. Cette attitude arro-

gante de la part des nations occidentales est le présage funeste dans un avenir très rapproché d'une terrible lutte pour l'existence entre l'Orient et l'Occident. Déposséder plus de la moitié du genre humain du droit qu'a tout être à l'existence, cela ne saurait être accepté sans lutte, et ne peut manquer d'être la cause de grandes calamités pour l'humanité. Le judaïsme et le christianisme dans leur puissance et leur gloire s'en vont à la dérive loin de leurs amarres, et ne peuvent sauver l'humanité de la catastrophe imminente.

Organisons donc les Musulmans du monde sous la direction spirituelle du Khalife en vue de trois fins : 1^o par instinct de conservation, il faut que nous nous tendions la main, autrement nous nous perdrons séparément ; 2^o nous devons essayer d'amener les Juifs et les Chrétiens, selon l'enseignement divin du Prophète à une politique de tolérance, et, par là, détourner la calamité. Dans la neuvième année de l'Hégire, parlant dans la plaine d'Arafat à une réunion de plus de cent mille hommes, le Prophète adressait son message d'adieu à l'humanité : « Votre sang, vos biens et votre honneur sont aussi sacrés et inviolables que ce jour (de *Arafah*), ce mois (de *Zil-Hidjeh*) et cette terre (de *Arafat*). » Dans le vocabulaire religieux de l'Islam rien ne pouvait être plus impressionnant ni plus permanent. 3^o En organisant dans les pays de l'Islam des centres en relation avec le Khalifat et en établissant un *baitulmal* (fonds public) dans chaque centre grand et petit, nous essayerons de résoudre la question du paupérisme par l'amour et la sympathie, question que le matérialisme tente de résoudre par la guerre des classes et la dictature du prolétariat.

Si au siège du Khalifat le ministère de la religion avec ses sections dans tous les pays de l'Islam est établi et fonctionne d'une façon efficace, l'organisation spirituelle de l'Islam ne sera nullement inférieure à n'importe quelle grande organisation temporelle du monde. Par exemple, les administrateurs des mosquées pourront faire le recense-

ment des hommes, femmes et enfants, des veuves et des orphelins, des ouvriers, des membres des professions libérales, des industriels, des agriculteurs etc., dans toute localité, village, ville, grande ville et état, et adresser des rapports au siège du Khalifat. Ainsi les groupes de croyants dispersés dans tout l'Islam pourront malgré l'éloignement et la différence des langues, être unis au centre du Khalifat, et grâce à cette bénédiction ils pourront communier ensemble dans la joie et la tristesse. C'est là la signification de cette parole: «Et quand tu verras là, tu verras là une bénédiction et un grand empire.» (C.xxxix.20.)



CHAPITRE IX.

LE MINISTÈRE DES FINANCES OU BAITUL MAL.

Le commandement «Ne cesse pas de prier et fais l'aumône» (c'est-à-dire acquitte les impôts dûs au trésor national) est l'un de ceux qui reviennent souvent dans le Coran parce que nulle organisation religieuse ou profane ne peut exister sans une base financière pour la soutenir. Les lois règlementant les impôts pour le soutien du gouvernement sacré aussi bien que du gouvernement temporel qui sont mentionnés au neuvième chapitre du Coran ont été longuement expliquées dans les pages précédentes. Quand le nouveau Khalife sera élu par le suffrage populaire, le monde musulman, d'après la loi inscrite dans le Coran, deviendra responsable de l'entretien de l'institution khalifale et de toutes les sections de son administration. Par conséquent, le conseil du Khalifat devra établir un budget annuel qui sera présenté au monde musulman par l'intermédiaire de ses représentants dans les principaux centres des pays islamiques. De même tout centre grand ou petit établira son budget et le présentera aux fidèles de ce centre, et ce budget local comprendra obligatoirement une taxe pour l'entretien du Khalifat. Ainsi par l'établissement de l'institution sacrée du Khalifat, on créera dans chaque localité où il y a une communauté de croyants et une mosquée, un comité avec un trésor public dans lequel seront versées toutes les sommes payées à titre obligatoire ou volontaire. Le *Zakat* (taxe obligatoire) qui est une base merveilleuse de l'organisation sacrée, pour le refus duquel le Khalife Abou-Bekr, après la mort du Prophète, avait lancé un décret d'apostasie contre les tribus d'Arabie et leur avait déclaré la guerre, — sera réglementé à nouveau et sera payé régulièrement comme au temps des Khalifes orthodoxes. Conformément à l'injonction du Coran et avec la gracieuse permission du

Khalife chaque trésor public sera en situation de prendre soin des orphelins, veuves et pauvres respectables, et, avec le temps, il n'existera plus dans le monde musulman aucun homme, femme ou enfant dans la détresse à qui on ne porte pas secours. L'Islam ainsi ramené à la vie offrira au reste du monde l'exemple visible d'un communisme international spirituel. Ce sera là un Islam véritable car la charité irrégulière, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui en pays islamique, est un encouragement à la paresse et au vagabondage.

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES RECHERCHES.

Cette section du gouvernement spirituel est de la plus haute importance. Les siècles qui ont précédé la venue de l'Islam ont été appelés dans le vocabulaire du Coran les *siècles d'ignorance*. Le verset suivant du Coran dit qu'il est nécessaire qu'un certain nombre d'hommes dans chaque groupement islamique consacrent leur vie à la cause de l'éducation nationale: «Pourquoi donc quelques hommes dans chaque groupe d'entre vous (les croyants) ne partiraient-ils pas (à la recherche de la science) afin de s'appliquer à obtenir la compréhension des choses religieuses et d'avertir les gens de leur pays quand ils reviendront vers eux d'être prudents.» (C. ix. 122.) En exposant l'importance de la science à laquelle il est fait allusion dans ce verset, Al-Baidavie dit que l'acquisition de la science est plus méritoire que la lutte pour la défense de la religion et de la patrie, parce que le premier objet du ministère du Prophète était de faire comprendre au peuple la religion par l'argumentation et le raisonnement.

Ce département devrait comprendre de nombreuses sections.

1^o *La section de l'enseignement* sera ouverte aux étudiants venant de toutes les parties du monde musulman;

ils pourront y recevoir l'instruction, et, après y avoir complété leurs études et avoir obtenu diplômes et titres universitaires, ils pourront retourner dans leurs pays respectifs et se consacrer à l'enseignement public.

2^o *Section historique.* Il convient que des livres d'histoire commençant à la venue de l'Islam soient écrits avec grand soin et après une investigation impartiale et minutieuse; que ces livres soient traduits dans les langues des pays musulmans et qu'il en soit fait des manuels destinés à être répandus partout, afin que des schismes nés de causes qui n'existent plus soient détruits. Les disciples du Coran doivent consacrer leur temps, leur énergie et leur intelligence à faire avancer la cause de la paix, du progrès et de l'instruction de la race.

Il convient aussi d'écrire des livres sur l'histoire des autres religions, en se plaçant au point de vue musulman, afin que les chefs et les éducateurs de l'Islam aient le savoir et la capacité pour conférer et discuter avec les chefs et les éducateurs de ces autres religions.

3^o *Section des sciences modernes.* Sans la connaissance de la cosmogonie, de l'astronomie, de la géographie, de la géologie, de la minéralogie, de la botanique, de la zoologie, de la chimie, de la physique, surtout de l'électricité, des sciences économiques etc. aucun peuple ne peut espérer être traité d'égal à égal par les nations civilisées de la terre. Les futurs éducateurs de l'Islam qui voudraient être envoyés chez les nations civilisées pour prêcher l'Islam devront se familiariser avec la profondeur et le mode de pensée des hommes parmi lesquels ils désireraient répandre la lumière de la vérité.

Il est également un but grave et noble que le Coran assigne à l'étude de toutes les sciences spirituelles et matérielles. Ici nous devons appeler à notre aide ce que dit la doctrine soufique de la raison qui a conduit l'Etre absolu à créer l'homme et à le mettre sur cette planète. C'est une des paraboles les plus sublimes qui ait jamais été conçue par l'esprit humain pour exprimer des idées di-

vines en notre langue terrestre. C'est la pensée de l'Etre Suprême exprimée ainsi: «J'étais un trésor caché; j'ai désiré être connu; aussi j'ai créé la créature (l'homme) afin que je fusse connu.»

Pour comprendre cette déclaration il faut faire un effort d'imagination et remonter des cycles sans nombre jusqu'au temps où l'homme n'était pas encore créé et placé sur ce globe. Mais il existait déjà des mondes dont le nombre dépasse nos calculs et notre imagination flottant dans l'espace infini depuis des cycles inombrables et célébrant la majesté et la beauté du Très Haut. Il n'existait cependant pas d'œil qui pût, dans la crainte respectueuse et l'admiration, contempler cette majesté écrasante pour l'esprit humain, ni de cœur qui put être frappé du charme de cette beauté indicible dans l'amour et la vénération. C'était comme une fleur délicieuse qui répandrait en vain son parfum dans l'air vide. Mais la beauté ne peut supporter de rester cachée. Il devint donc nécessaire qu'un être aux yeux pénétrants et au cœur aimant fut créé, qui put se perdre dans la stupeur et l'émerveillement à la vue de la sublimité du macrocosme et être ravi par le magnétisme captivant de la beauté du microcosme.

Il y a là une sorte de prélude à la parabole du Coran. Avant de faire une telle créature, la perfection absolue interrogea les grands luminaires du ciel, la terre et les montagnes, et leur demanda s'ils pouvaient devenir Son miroir et réfléchir Son image complète. «En vérité nous offrîmes cette charge de confiance aux cieux et à la terre et aux montagnes, mais ils la refusèrent et en furent épouvantés; et l'homme l'accepta; en vérité il était injuste (à lui-même), ignorant (l'énormité de cette charge de confiance).» (C.xxxiii.72.) Le royaume matériel de l'univers est la manifestation partielle des attributs de l'Etre Parfait, mais est incapable de réfléchir Sa perfection entière, ce qui est appelé ici la charge de confiance. De même il consulta les êtres du royaume spirituel: «Et quand ton Seigneur dit aux anges «Je vais créer un vice-gérant

sur la terre» ils dirent «Vas-tu faire (ton vice-gérant) sur la terre d'un être qui y répandra la corruption et y versera le sang ? Nous, au contraire, nous célébrons tes louanges et exaltons Ta Sainteté.» Il répondit : «En vérité, je sais ce que vous ne savez pas», et Il donna à Adam la connaissance des noms de toutes choses ; puis Il les présenta (ces choses) aux anges ; et il leur dit : «Dites-moi les noms de ces choses, si vous avez raison.» Ils répondirent : «Tu es le très Saint, nous ne savons que ce que Tu nous as enseigné ; en vérité, tu es le savant, le sage.» Il dit : «O Adam, apprends leur les noms (les noms de toutes choses).» Alors quand il leur eut appris les noms, il ajouta : «Ne vous ai-je pas dit que J'ai toute connaissance de ce qui est invisible dans les cieux et sur la terre et (que) je sais ce que vous manifestez et ce que vous avez caché. Et quand Il dit aux anges : «Prosternez-vous devant Adam !», ils se prosternèrent, mais Iblis (ne se prosterna pas devant Adam). Il refusa, il fut orgueilleux et se montra un des mécréants.» (C. II. 33—34.) Ce dernier passage continue à décrire la consultation de l'Être Suprême avec les anges sur la question de la *charge de confiance*, ou de *Sa vice-gérance*, comme on l'appelle ici, ou du *miroir de Son Image*, comme il est dit au premier chapitre de la Genèse, mais dans un sens différent. Les anges, étant placés tout près du trône du Tout-Puissant, se trouvaient naturellement portés à accepter la charge de confiance. Par suite, il était nécessaire de leur faire sentir leur insuffisance en mettant à l'épreuve leur capacité à assumer cette charge de confiance et en montrant la supériorité de l'homme à ce point de vue. Pour dire les choses plus simplement, les forces subtiles de la nature, qui sont constamment en action pour produire la vie, l'harmonie et les phénomènes dans l'immensité de l'univers, manifestent aussi certains des attributs sublimes de la Perfection Sacrée. Mais chacune de ces forces agit éternellement dans le cercle qui lui a été assigné. Elle n'est donc qu'une manifestation partielle de la Perfection Absolue, et ne peut en devenir une image

complète et fidèle. Mais l'homme qui participe à la fois aux royaumes matériel et spirituel, — formant pour ainsi dire «l'union des mers matérielles et spirituelles», — a suffisamment de capacité et assez de souplesse pour réfléchir la totalité de la Perfection Sacrée. Les forces qui produisent la vie végétale et animale par exemple manifestent consciemment et nettement dans leur propre cercle la merveilleuse habileté du créateur; mais l'habileté et l'intelligence de l'homme, laquelle englobe à la fois les sphères de la matière et de l'esprit, est la chose par excellence. La Perfection Absolue a deux attributs qui ne sont propres qu'à Elle; l'omniscience et l'omnipotence. Elle sait et crée tout. La faculté de connaître les noms, les attributs ou les propriétés de toutes choses, matérielles et spirituelles, a été conférée à l'homme, afin que par ses sens il puisse pénétrer les secrets de la partie matérielle de l'univers, et que d'autre part, par sa raison, il puisse fouiller les mystères de la sphère spirituelle de l'univers. Ainsi la faculté d'acquérir un savoir illimité et le pouvoir de produire sans limite selon le modèle du créateur omniscient et omnipotent font que l'homme seul est l'image de son créateur, le détenteur de Sa confiance et le vice-gérant de Dieu sur la terre. C'est ainsi que le fait de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal fut le commencement d'une ascension vers les sommets sans limites de la civilisation et de la science, et non pas la descente dans l'abîme sans fond du péché original et de la damnation. On dit à l'homme dans la phase enfantine de son évolution, alors qu'il habitait sous les arbres et dans les cavernes, comme on dit aux enfants, de ne pas toucher à l'arbre de la connaissance du bien et du mal et de ne pas se montrer dédaigneux, parce que cela entraînerait la fin ou la mort de l'état dans lequel il vivait sans souci ni préoccupation des produits de la nature. A l'insigation du serpent ou satan, démon de l'ambition, il mangea du fruit de l'arbre de la science, eut honte de sa nudité et se fit un tablier de feuilles de figuier pour la

couvrir. Bientôt après il se vêtit de vêtements faits de peaux et commença à cultiver la terre pour manger du pain à la sueur de son front. Ce fut le premier pas dans la voie de la civilisation matérielle, lequel fut suivi par une pénétration progressive dans les domaines matériels et spirituels.

Au sarcasme lancé par les anges que l'homme, à cause de la partie terrestre de son être, est porté à répandre la corruption sur la terre et à verser le sang de ses semblables, on peut répondre que si l'homme voulait employer ses rares facultés à la poursuite de la connaissance de toutes les choses — matérielles et spirituelles — (ce qui est le but des sciences modernes), il pénétrerait les étonnants mystères de l'univers et inventerait de merveilleux moyens de mettre les forces de la nature au service de l'humanité (ce que le Coran appelle d'une façon symbolique la prostration des anges devant Adam), et ainsi, s'étant élevé au faite de toute supériorité il serait indigne de lui de s'abaisser jusqu'à répandre la corruption et verser le sang. Cela aura été rendu possible par les efforts altruistes et par les sacrifices d'hommes comme Adam, Noë, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet. Ainsi, grâce aux sciences de la nature unies à l'enseignement des Prophètes, il sera possible d'amener l'esprit humain à se soumettre à la discipline de la raison pour méditer froidement et posément sur les grands problèmes de l'humanité et pour se rendre compte que l'on peut faire produire à la terre suffisamment pour toutes les nations. Par conséquent, pourquoi serait-il le moins du monde nécessaire de corrompre la terre par égoïsme et de verser le sang de ses semblables par brutalité. Alors et alors seulement le principe que chacun a droit à l'existence pourra être reconnu universellement, et ce principe «la vie, la liberté et la poursuite du bonheur sont les droits imprescriptibles de tout enfant de l'homme», pourra être compris de tous. Aujourd'hui, par suite de la différence de culture et de l'état des connaissances parmi les nations, les pays cultivés sont les maîtres de ceux qui n'ont pas de culture.

La décadence des pays musulmans est due au manque d'instruction et à l'absence de connaissances scientifiques. Dans le régime assigné au nouveau Khalife de l'Islam aucune négligence ne saurait donc être tolérée à l'avenir en ce qui concerne l'étude de toutes les sciences dans toutes les parties du monde islamique.

□ □ □

CHAPITRE X.

LA PROPAGANDE ET L'ORGANISATION DES MISSIONS.

Le rétablissement de la propagande islamique par l'organisation des missions incombera au nouveau Khalife pour les raisons suivantes :

1^o Le véritable objet de la mission du Prophète a été de guider l'humanité vers le droit chemin ; et faire connaître le message divin, amener les gens à faire le bien, les empêcher de faire le mal, voilà quels ont été les devoirs essentiels qu'il a remplis lui-même pendant sa vie et qui doivent l'être à jamais après sa mort par ses successeurs : « O Apôtre ! répands ce qui t'a été révélé par ton Seigneur, car si tu ne le fais pas, alors tu n'auras pas fait connaître son message ; et Dieu te protégera du peuple. » (C.v.67.) Toute sa vie, le Prophète ne manqua jamais de faire son devoir ; il annonçait le message lui-même et envoyait des missionnaires chez les tribus éloignées. Au temps des Khalifes orthodoxes le message fut annoncé, et annoncé avec plus de succès, mais d'une façon toute différente en raison de l'époque et des circonstances. Les compagnons du Prophète, qui étaient envoyés dans les cours et les camps pour discuter les conditions de guerre et de paix, ne manquaient pas, selon la coutume islamique des premiers temps, de proposer à leurs adversaires les articles de la Foi et de la fraternité spirituelle. Quiconque embrassait la Foi islamique était reçu à bras ouverts comme un frère dont les droits et les responsabilités étaient les mêmes que ceux des autres Musulmans. Dans ce cas la distinction entre vainqueur et vaincu disparaissait. C'est pour cette raison que les pays conquis sous le règne d'Omar, le deuxième Khalife, devinrent si rapidement Musulmans dans leur religion, leurs coutumes et souvent leur langue.

2^o Les prophéties du Coran concernant le triomphe de la religion et de la vérité sont de deux sortes.

a) Le premier groupe de ces prophéties se rapporte au triomphe de la religion à l'époque du Prophète et des Khalifes orthodoxes : « Et certainement notre parole a progressé grâce à nos serviteurs les apôtres ; de toute certitude ils recevront le secours divin, et très certainement notre armée sera victorieuse, aussi détournes-vous d'eux (les persécuteurs) *pour quelque temps*. » (C. XXXVII. 171—174.) Cette promesse de l'assistance divine à la cause et de son triomphe *dans quelque temps* est répétée maintes fois dans le Coran. Parfois quand les compagnons du Prophète étaient cruellement persécutés, dans le désespoir ils s'écriaient en quelque sorte : « Quand l'aide de Dieu viendra-t-elle ? » La réponse venait : « Ecoutez, sûrement l'aide de Dieu est proche. » (C. II. 214.) Cette promesse se réalisa par la conversion de l'Arabie entière à l'Islam pendant la vie du Prophète et les progrès de l'Islam en dehors de l'Arabie sous le règne de ses successeurs immédiats. Il y a deux choses dont il faut toujours se souvenir au sujet des prophéties relatives aux premiers progrès de la Foi. La première c'est que, quand la promesse de secours venait, elle visait généralement les persécutions auxquelles étaient en butte les compagnons du Prophète ; la seconde c'est que le Prophète et ses compagnons travaillaient activement et inlassablement à propager la Foi jusqu'aux extrémités les plus reculées de la péninsule.

b) Le Coran contient aussi des prophéties et des promesses relatives à la propagation de la vraie religion à travers le monde entier et à son triomphe sur toutes les religions : « C'est Lui qui a envoyé Son apôtre avec la *direction* et la religion de vérité afin qu'Il la fasse triompher de toutes les religions ; et Dieu suffit comme témoin. » (C. XLVIII. 28.) Dans cette solennelle promesse divine aussi, la direction du peuple par la propagande et l'activité des missionnaires au nom du Prophète et de ses successeurs

est indiquée comme précédant le triomphe de la religion de vérité sur toutes les religions du monde.

Ceux qui ont étudié les traditions connaissent bien celles relatives aux *tribulations du dernier jour*, contenues dans les six collections authentiques. Ces traditions parlent des tribulations qui doivent conduire à la dissolution de l'Islam et ensuite à sa reconstitution, puis à son triomphe final après ces tribulations. Une de ces traditions, qui malheureusement est la moins comprise, même par les plus grands docteurs de la religion, est la suivante: «L'Islam a commencé en étranger et bientôt il recommencera en étranger comme il l'a fait au début; aussi heureux sont ces étrangers qui réformeront ce que le peuple avait corrompu.» C'est là une tradition remarquable mentionnée par les éminents compilateurs des traditions du Prophète. Elle a été mal interprétée dans toutes les générations du passé pour deux raisons:

1^o L'apparence grandiose des empires islamiques n'aidait pas l'imagination à se représenter dans toute son étendue le désastre de l'Islam.

2^o Les mots «*Yaoudou ghariban*» ont été traduits: «Il deviendra étranger à nouveau.» En réalité le Prophète a voulu que l'Islam apparut à La Mecque; il était faible et fut ridiculisé et persécuté dans sa ville natale; mais quand l'Islam émigra de La Mecque à une terre étrangère (Médine) ce fut le début de sa force, de son prestige et de sa sécurité. L'Islam aura à refaire ce même chemin, c'est-à-dire qu'il sera réduit à un état de faiblesse et sera l'objet du ridicule et de la persécution au milieu des tribulations et de la guerre civile; mais une fois ces tribulations finies, il recouvrera sur une terre autre que son pays natal sa force, son prestige et sa sécurité. Heureux seront ces Musulmans habitant en dehors de l'Arabie qui affranchiront l'Islam de la corruption qui s'y est introduite et qui le ramèneront à sa pureté primitive. Redevenu pur, il reprendra sa carrière remarquable et dominera triomphale-

ment toutes les religions du monde en appelant les hommes au Maître de l'Univers «avec sagesse et par un langage séduisant», et en discutant avec eux de la façon la plus raffinée, et non pas par la force et le sabre.

L'Islam n'est-il pas arrivé à son plus bas ? Les Musulmans aujourd'hui ne sont-ils pas faibles, ridiculisés, exposés aux pires dangers, exactement comme le Prophète et ses compagnons le furent après leur arrivée à Médine, bien qu'ils soient aujourd'hui plus de trois cent millions d'âmes ? Est-ce que le rétablissement du Khalifat sur une base purement religieuse et spirituelle, selon le modèle de Abou-Bekr, Omar et Ali, ne le purifiera pas de la corruption du despotisme qui y a été introduite par l'égoïsme des hommes ? Est-ce que l'annonce du Message Divin au genre humain n'est pas la chose la plus sacrée que le Prophète a eu le plus à cœur jusqu'au dernier moment de sa vie ?

De même que la première promesse du triomphe de l'Islamisme s'est réalisée aux premiers jours de l'Islam, la seconde promesse se réalisera dans l'avenir. Le Prophète a institué l'œuvre des missions pour la propagation de la religion. Le nouveau Khalife devra l'imiter et faire revivre cette institution.

c) Depuis le temps de Moaviah, fils de Abou Soufyan, jusqu'à maintenant, les empires et les royaumes de l'Islam n'ont pas seulement répandu la corruption et le goût du sang parmi les Musulmans ; ils ont aussi mal agi vis-à-vis des nations non-musulmanes ; par conséquent les peuples de la terre croient que l'Islam s'est propagé par le sabre alors que c'est un fait évident et admis de tous qu'il a été proclamé par un seul homme, Mahomet, fils de Abdullah, qui le prêcha lui-même, ainsi que ses missionnaires, en tous lieux et en toutes circonstances. Soit à La Mecque, soit à Médine, il mena jusqu'à la fin de sa vie l'existence simple d'un éducateur religieux. Il méprisa toujours les vaines pompes du monde. Alors, quelle absurdité y a-t-il donc dans les principes fondamentaux de l'Islam que les

conversions ne puissent être obtenues que par la force ? Bien plus, sous le règne de quelques-uns des Khalifes Ommeyyades, il était interdit aux Juifs et aux Chrétiens de se faire Musulmans. La rigueur de cette interdiction était devenue un scandale public sous le règne d'Omar, fils d'Abdul-Aziz, qui adressa des reproches au gouverneur d'une province pour avoir défendu aux Juifs et aux Chrétiens d'embrasser l'Islam. Ce dernier répondit que si on leur permettait de devenir Musulmans, le trésor perdrait l'impôt de capitation. Le Khalife répliqua : « Peu importe, laisse les devenir Musulmans ; car Mahomet a été envoyé pour être le guide des hommes vers le droit chemin et non pour être percepteur d'impôt. »

Tant que les Musulmans furent assez puissants pour défendre leurs demeures et leurs foyers, il importait assez peu que leur religion fut mal comprise ? Mais à notre époque où ils sont faibles et sans défense, il est de la plus grande importance de dissiper les erreurs concernant leur religion en organisant la propagation de l'Islam dans les pays non-musulmans. A notre époque en particulier où un nationalisme étroit s'est développé de façon anormale et peut, à tout moment, faire revivre les redoutables tendances qui caractérisèrent autrefois le bigotisme soi-disant religieux et le fanatisme, il est juste et convenable qu'une religion, dont le fondement repose sur l'unité de l'humanité, prêche énergiquement la saine doctrine de l'amitié et de la concorde internationales. Il ne serait pas de trop que quelques principes fondamentaux de l'Islam, les mieux adaptés aux besoins de notre époque, fussent mis en relief dans cette propagande parmi les nations non-musulmanes.

1^o Les hommes de toutes les tribus de l'humanité sont égaux, en ce qu'ils sont les fils de l'homme et ont les mêmes droits à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur : « O peuple ! craignez votre Seigneur (dans vos rapports entre vous), lui qui nous a tous créés d'un seul homme et a créé de lui sa compagne et a fait descendre de

ces deux êtres de nombreux hommes et femmes; et craignez Dieu par qui vous exigez les uns des autres (vos droits), et (craignez la sainteté) des relations du sang.» (C.IV.1.)

2° L'existence humaine est un édifice sacré qui est l'œuvre du grand architecte de l'univers, dont le maintien est tâche méritoire et dont la destruction sans raison valide est chose abominable: «Quiconque tue un être humain, sans qu'il ait (tué) un autre être humain ou commis des méfaits dans le pays, agit comme s'il tuait tous les hommes, et quiconque lui sauve la vie agit comme s'il sauvait la vie de tous les hommes.» (C.V.32.) Il y a là un point subtil qui mérite de retenir notre attention. Tout représentant d'une espèce contient toute l'essence de l'espèce et quelque chose en plus, étant donné qu'une espèce peut exister par le fait de l'existence d'un seul de ses représentants. Par suite la conservation d'un seul individu d'une espèce est regardée comme une pratique aussi méritoire que la conservation de tous les individus qui y appartiennent; et de même la destruction illégitime d'un seul représentant d'une espèce est considérée comme une pratique aussi criminelle que la destruction de tous les représentants de cette dernière.

3° La dernière exhortation du Prophète, dans la plaine d'Arafat, lors de ses adieux à son dernier pèlerinage, dans laquelle il montra que la vie, les biens et l'honneur du peuple étaient choses sacrées et demanda aux présents de transmettre ce message aux absents aussi bien qu'aux générations futures, est tellement importante qu'il convient de la rappeler aux Musulmans et non-Musulmans en toute occasion.

4° La dernière raison de faire revivre l'institution de la propagation et l'œuvre des missions est la croyance que, grâce au développement de la vraie religion, la guerre et les menaces de guerre disparaîtront un jour du monde: «Luttez (pour la défense de la nation et du pays) contre

eux jusqu'au temps où il n'y aura plus de guerre (dans le monde) et où la religion, la religion entière sera pour Dieu.» (C. VIII. 39.) La cause de l'humanité peut être vraiment servie par l'influence spirituelle qui s'efforce d'écarter les sujets de conflit entre les individus comme entre les nations. Cela, le Khalife pourra le faire par ses missionnaires de paix et de bonne volonté chez les Musulmans et les non-Musulmans également.

L'HISTOIRE SE RÉPÈTE.

Il a été répété maintes fois dans les pages précédentes que les disciples de Jésus et leurs successeurs ont développé le Christianisme pendant trois cents ans simplement en prêchant et en annonçant le message. Mais, quand le Christianisme devint la religion d'état de l'empire romain en 324 de l'ère chrétienne, l'œuvre des missions fut négligée et resta telle pendant un millier d'années. A l'époque de la Réforme cependant, les Papes, afin de compenser en Asie et en Afrique les pertes subies en Europe, notamment en Allemagne et en Angleterre, firent revivre l'œuvre des missions. Leur exemple fut suivi par les églises protestantes elles aussi. Les missions chrétiennes sont des modèles de dévouement religieux et de permanence. Il n'est pas un point sur la surface de la terre où elles ne soient allées porter le message de l'Evangile. Elles ont pénétré même dans les pays islamiques, y compris l'Arabie. Elles ont traduit la Bible dans presque toutes les langues de la terre. Beaucoup de ces missions n'ont d'autre ressource que les souscriptions publiques.

De même la propagation de l'Islam au début fut due à la prédication et aux efforts des missionnaires. Mais quand en 661 de l'ère chrétienne, ou la quarantième année de l'Hégire, Moaviyah devint le maître absolu du monde islamique, l'œuvre des missions cessa de fonctionner. La prédication publique fut considérée par les savants comme

indigne d'eux. Il y a treize siècles que l'organisation des missions a cessé d'être une institution nationale dans le monde islamique. Le temps est venu maintenant où cette importante institution recommandée si énergiquement par les injonctions et l'exemple même du Prophète doit revenir à la vie sous les auspices du nouveau Khalife. L'histoire va se répéter. Le Christianisme qui gagna les pompes de ce monde sous Constantin le Grand, perdit son énergie spirituelle pour mille ans. Mais lorsque les Musulmans conquièrent Constantinople les moines chrétiens qui s'enfuirent dans l'Europe occidentale furent les instruments de la renaissance des arts et des sciences en Europe et de la réforme dans le domaine religieux. De même l'Islam qui acquit grâce à Moaviah la gloire de ce monde perdit sa vie spirituelle pendant treize siècles. Maintenant que ce puissant empire des Khalifes est devenu chose du passé et n'existe plus que dans les livres, nous sommes sur le seuil d'une ère nouvelle de renaissance des arts et des sciences en Orient et d'une réforme dans l'Islam. Musulmans et Chrétiens se sont livrés de rudes et franches batailles en maintes occasions au cours des siècles passés. Ils vont maintenant s'affronter amicalement dans de nombreuses rencontres sur le champ des missions au cours des siècles à venir. L'Islam dans sa pureté n'a ni défaut ni faiblesse inhérente, comme le croient beaucoup de Chrétiens par suite de la décadence et de la chute des empires musulmans au cours de ces derniers siècles. L'Islam reviendra à la vie plus rapidement que ne l'a fait le Christianisme. L'adversité est la meilleure école de discipline et de régénération. Il n'y a aucun inconvénient à réorganiser le Khalifat sur le modèle de la Papauté, quoiqu'il n'existe dans l'Islam ni l'infaillibilité du Khalife, ni la hiérarchie ecclésiastique, ni rien d'analogue à la soumission absolue aux décrets de l'Eglise.

Mais, dira-t-on peut-être, les missions chrétiennes sont protégées par les empires et les royaumes chrétiens; et qui protégera les missionnaires musulmans en pays lointains?

La réponse est que les missionnaires chrétiens ont besoin d'être protégés, parce qu'ils sont soupçonnés de visées politiques en même temps que religieuses, alors que les missionnaires musulmans ne s'ingéreront jamais dans les affaires politiques d'aucun pays. Puis qui protègera le Prophète et ses compagnons quand ils allaient prêcher parmi les tribus hostiles ? Est-ce que les missionnaires envoyés par le Prophète à la requête de certaines tribus ne furent pas pris dans une embuscade et ne moururent pas en martyrs ? Est-ce que le Prophète, quand il alla prêcher à Taïf ne fut pas lapidé ; ne lui interdit-on pas de se reposer à l'ombre, et ne lâcha-t-on pas les chiens sur lui en cette occasion ? La propagation de la religion et l'annonce de la bonne nouvelle à l'humanité sont une mission de confiance léguée par le Prophète dont il faut que nous nous acquitions à tout prix. « O apôtre ! annonce ce qui t'a été révélé par le Seigneur ; si tu ne le fais pas, tu n'auras pas annoncé Son Message ; et Dieu te protégera des (mauvais desseins et de la méchanceté) du peuple. » (C.v.67.)



CHAPITRE XI.

LA PERSONNALITÉ DU KHALIFE ET LE SIÈGE DU KHALIFAT.

Nous arrivons maintenant à un point décisif où la question du Khalifat doit être discutée dans toute sa plénitude et en toute liberté, mais avec impartialité et d'accord avec le témoignage du Coran, les traditions du Prophète et l'histoire. Le moment est venu où cette question doit être résolue une fois pour toutes d'une façon digne de son origine, de ses conséquences et de son destin parmi les grandes institutions du monde.

Risalet (la Mission Divine) constitue la base, et *Khalifat* (la continuité de la Mission Divine) est une institution permanente établie sur cette base. La fonction du *Risalet* est ainsi définie par le Coran : « Et nous ne t'avons envoyé (O Mahomet) qu'avec une mission universelle s'adressant à tous les hommes pour leur apporter l'heureuse nouvelle et les en avertir ; mais la plupart des hommes ignorent (cette mission). » (C. xxxiv. 28.) Comme Mahomet ne pouvait pas s'acquitter lui-même de cette mission au cours de sa vie par suite de la limite de ses forces et de la brièveté de l'existence humaine, cette institution devait forcément être permanente et ne pas être seulement une mission personnelle et individuelle. Le Prophète, après avoir prononcé son sermon d'adieu dans la plaine d'Arafat, leva le visage vers les cieux et répéta par trois fois ces mots : « O Seigneur, sois témoin que j'ai annoncé le message. » Puis, se tournant vers la foule de ses auditeurs, il dit : « Que ceux qui sont présents ici transmettent le message à ceux qui sont absents et aux générations à venir. » Cette continuité de la Mission Divine est confirmée d'une façon encore plus nette, par le Coran lui-même : « Dites, quelle chose a le plus de poids comme témoignage ? Dites, Dieu est témoin entre vous et moi ; et ce Coran a été révélé afin que par lui je

puisse vous avertir, vous et tous ceux à qui il parviendra.» (C.vi.19.) Ce témoignage et beaucoup d'autres semblables prouvent que le but originel du Khalifat est de perpétuer la mission du Prophète. Le Khalife n'est pas appelé à jouer en personne ce rôle universel soit au cours de sa vie soit après sa mort, mais le Khalifat a vraiment été institué comme le moyen d'annoncer le Message Divin à l'humanité entière en tous temps et en tous lieux.

Nous voyons pour la première fois une étroitesse de vues et une question de personne se glisser dans l'institution du Khalifat au *Saquifa des Beni-Saaida*, immédiatement après la mort du Prophète, lorsque l'un des Ansar dit: «Choisissons un Emir parmi les Ansar et un autre parmi les Mouhajirin.» Mais cette tendance à envisager le Khalifat d'un point de vue étroit fut réprimée dès le début par la présence d'esprit d'Abou-Bekr au moment où la plupart des compagnons du Prophète étaient encore comme assommés sous le coup de la nouvelle de la mort du Prophète. Cette situation tout à fait anormale et la crainte des maux qui pouvaient en résulter fut la vraie raison de l'élection d'Abou-Bekr au poste de Khalife. Le second Khalife à maintes reprises condamna à l'avenir une élection aussi soudaine et qualifia le choix, qui avait été fait de Abou-Bekr, de *Faltatan* (c'est-à-dire d'élection sans consultation du peuple).

La seconde manifestation d'ambition personnelle, pour ainsi dire, se produisit lorsque Ali, fils d'Abou-Talib, s'abstint pendant six mois de prêter serment de fidélité au premier Khalife, acte que nous avons qualifié tout au début de ce livre de mauvais présage pour le Khalifat à son origine même. Pourtant si l'on étudie convenablement les faits et si l'on examine avec soin les circonstances dans lesquelles ils se sont produits, il devient évident que Ali fut beaucoup moins poussé par l'amour de la puissance et de la gloire que par le désir d'obéir au désir exprimé par le Prophète. De l'an 632 à l'an 661 de l'ère chrétienne où Ali périt de la mort du martyr, sa vie, même dans les cir-

constances les plus difficiles, ne trahit pas la moindre trace d'ambition mondaine ni d'égoïsme. Il est admis universellement par toutes les sectes de l'Islam que le Prophète, alors qu'il revenait de son pèlerinage d'adieu et avait une sorte de pressentiment de la fin de sa mission en ce monde, rassembla ses compagnons en un lieu appelé *Khum-ghadir*, puis leur dit qu'il allait leur présenter un homme aimant Dieu et aimé de Dieu; et alors élevant Ali en l'air en le tenant dans ses bras, il s'adressa à la foule assemblée en ces termes: «Ceux dont je suis le *Maula* (chef) doivent reconnaître Ali aussi comme leur chef. O Seigneur, aime ceux qui aiment Ali, et hais ceux qui le haïssent.» Il est raconté par quelques écrivains qui font le plus autorité dans les traditions du Prophète qu'après cette présentation, Omar, qui plus tard fut le second Khalife, s'approcha d'Ali et le félicita en ces termes: «Sois le bienvenu, sois le bienvenu, père de El-Hasan! tu es devenu le chef de tous les croyants, hommes et femmes.» Cette présentation de Ali à la nation par le Prophète avec un tel cérémonial exactement deux mois et demi avant sa mort ressemblait beaucoup à une recommandation pour l'élection d'Ali au poste de Khalife. Mais la mort du Prophète créa des circonstances extraordinaires qui mirent en péril l'existence même de l'Islam. Il faut se souvenir que l'hostilité des Koreichites à l'égard de l'Islam et de son fondateur continua jusqu'à la huitième année de l'Hégire, époque où toutes les tribus de la péninsule arabique embrassèrent l'Islam, et que les ennemis déclarés ou secrets de l'Islam furent nombreux dans tout le pays jusqu'aux tout derniers jours de la vie du Prophète. L'apostasie générale des tribus de l'Arabie et leur refus de payer le *Zakat* (impôts) immédiatement après la mort du Prophète corrobore pleinement cette assertion. Abou-Bekr qui était le compagnon éprouvé du Prophète prévint les dangers, et, grâce à sa prompte action, les étouffa dans le germe. Ali, au contraire, qui était comparativement jeune, désirait vivement que la volonté du Prophète fut exécutée à la lettre. Le

simple fait que Ali se réconcilia bientôt avec Abou-Bekr et joua un rôle important dans les conseils d'Etat sous le règne de ses prédécesseurs fait bien voir que son opposition n'était pas motivée par une question personnelle mais reposait sur un principe, et, quand il se rendit compte que la direction des affaires de la communauté islamique par Abou-Bekr et ses collègues était louable et conforme au noble idéal du Prophète, toutes les craintes d'Ali de voir l'Islam faire un saut dans l'inconnu par suite de l'élection d'un homme non autorisé furent dissipées. D'ailleurs le Prophète lui-même avait expliqué comment il comprenait l'autorité d'Ali en disant : « Je suis la cité de la science et Ali en est la porte. » Bien que Ali ne fut pas élu Khalife immédiatement, il fut pourtant reconnu chef spirituel par Abou-Bekr et Omar eux-mêmes alors qu'ils régnaient sur le monde musulman. Ali fut le Seigneur de la science et de la sagesse, de la générosité et de la justice, et servit fidèlement la cause de l'Islam sous le règne de ses prédécesseurs aussi bien que sous le sien propre. Car le *Maula* (le chef) d'un peuple en est le *Khadim* (le serviteur).

En ce qui concerne les compagnons du Prophète et leurs divergences d'opinion, les générations suivantes, à cause de circonstances anormales, ont malheureusement adopté des opinions totalement différentes. Les Chiïtes, qui se disent sectateurs d'Ali, ont poussé trop loin leur vénération pour leur héros et ont exagéré toutes les menues fautes qu'on peut reprocher aux prédécesseurs d'Ali au poste du Khalifat. Les Sunnites, au contraire, ont généralement évité de discuter les divergences qui se sont produites entre les compagnons du Prophète par respect pour eux. Puis le despotisme des gouvernements islamiques, ainsi que l'étroitesse d'esprit et la bigoterie des soi-disant chefs religieux dans les siècles suivants rendirent impossible toute tentative d'examiner impartialement les faits et d'amener une réconciliation entre les deux principales sectes de l'Islam. Les compagnons les plus distingués du Prophète n'étaient après tout que des hommes, et il existe

au fond de tout cœur humain une sorte de saine rivalité entre les hommes éminents de la même profession appartenant à la même génération. Chacun sait que de notre temps les hommes de génie sont rarement choisis pour la direction des affaires dans les démocraties modernes tandis que les hommes médiocres tiennent souvent la tête du scrutin dans les élections et sont les favoris du suffrage populaire. Même en admettant que Abou-Bekr et Omar aient eu recours à certains subterfuges électoraux, ils savaient fort bien alors qu'Ali était jeune et avait toutes les chances d'être élu Khalife.

Pour les Musulmans la meilleure et la seule méthode à suivre sur ce point comme sur les autres est de se reporter au Coran. Jamais il ne s'abaisse à des questions de personnes; il proclame des principes. Par exemple tous les commentateurs du Coran admettent que le chapitre LXXI contient un éloge des mérites d'Ali et que le chapitre XCI célèbre les vertus de Abou-Bekr, mais leurs noms ne sont pas mentionnés dans le texte du Coran. Ali lui-même dit: «Voyez ce qu'on dit et ne voyez pas qui le dit.» Au temps du Prophète les Juifs et les Chrétiens attachaient trop d'importance à la personnalité des fondateurs de leurs religions et négligeaient les principes proclamés par ces derniers. Le Coran rapporte leurs âpres discussions sur la personnalité de Moïse et celle de Jésus, et y répond en leur montrant combien il est sage de s'attacher aux principes et non aux personnes: «Et ils disent: Soyez Juifs, ou Chrétiens, vous serez dans le droit chemin. Dites: Non (nous suivons) la religion d'Abraham le Juste, et il n'était pas du nombre des polythéistes. Dites: Nous croyons en Allah et (en) ce qui nous a été révélé et (en) ce qui a été révélé à Abraham, Israël, Isaac et Jacob et aux tribus, et (en) ce qui a été donné à Moïse et à Jésus et (en) ce qui a été donné au Prophète par le Seigneur; nous ne faisons aucune distinction entre eux, et c'est à Lui que nous nous soumettons.» (C.II.135—136.) Ce verset résout les questions de personnalité et de principe. Les Juifs et les Chré-

tiens déclaraient chacun que le droit chemin ne se trouvait que dans les doctrines établies par leurs fondateurs respectifs. Le Coran leur montra la source de toutes les doctrines, à savoir la religion d'Abraham, dont les principes fondamentaux ont été l'ossature permanente de toutes les religions qui ont suivi. C'est là le seul moyen d'établir l'unité et la concorde parmi toutes les tribus de l'humanité. Quant aux points où ces doctrines pourraient entrer en conflit, ce ne sont que des détails nullement essentiels et par conséquent il est bon de les négliger. Aussi ces divers bienfaiteurs de l'humanité, doivent-ils être vénérés et leur mémoire doit-elle être bénie : « C'est une génération qui a péri; ils ont (déjà) reçu ce qu'ils ont gagné, vous recevrez ce que vous gagnerez, et vous n'aurez pas à répondre de ce qu'ils ont fait. » (C. II. 134.)

Un autre encouragement à suivre le principe essentiel, qui reste permanent et se retrouve dans toutes les institutions visant à l'établissement de la concorde et à la suppression des points de conflit afin d'éviter tout dissentiment, nous est donné dans le verset suivant du Coran : « (Recevez) le baptême de Dieu. » (C. II. 138.) Parmi les églises chrétiennes il en est qui enseignent que le baptême doit être administré à l'enfant immédiatement après sa naissance; d'autres exigent que celui-ci ait atteint un certain âge; il en est qui croient nécessaire de le renouveler de temps en temps; certains veulent l'immersion du corps tout entier, d'autres jugent suffisant de laver le corps et d'autres de verser seulement quelques gouttes d'eau. Mais le principe fondamental du baptême est la propreté du corps et la purification de l'âme. Aussi le Coran suggère-t-il, en ne retenant que le principe fondamental commun, qu'on peut établir la concorde et éviter la discorde, et que c'est là le vrai baptême demandé par Dieu. Un fleuve, à sa source, n'est qu'un ruisseau, mais grossi en route par ses affluents il devient peu à peu un puissant cours d'eau. De même la religion à son début est une faible force, mais quand vient s'y ajouter l'influence des grâces successives, elle devient

une puissance qui s'étend sur le monde entier pour réaliser le bien. Mais supposez qu'au lieu des affluents qui grossissent le fleuve on ouvre des canaux innombrables pour déverser ses eaux dans les sables du désert. Dans ce cas le fleuve diminuera de plus en plus et finalement sera desséché pendant l'été, alors que ses eaux seraient le plus nécessaire. De même l'Islam, à sa source, ne fut d'abord qu'un mince filet d'eau, et dans les vingt-trois années du ministère du Prophète, grâce à la coopération de ses compagnons, il devint un grand fleuve; puis dans les vingt années qui suivirent à l'époque des Khalifes orthodoxes ce fut un courant puissant poursuivant son cours irrésistible et entraînant tous les obstacles qu'il rencontrait sur son passage. Mais bientôt il se divisa en trois bras principaux, les Chiïtes, les Sunnites et les Khareyjdites avec leurs innombrables divisions et subdivisions qui épuisèrent son cours et laissèrent à sec le bras principal.

Nous devons donc faire appel à toutes les sectes et fractions de l'Islam à la lumière de l'enseignement du Coran: «Dites, o peuple du Livre (le Coran), acceptez une parole (un principe fondamental reconnu) également par nous et par vous, que nous ne devons servir nul autre que Allah et que nous ne devons adjoindre nul être à Lui, et que nul d'entre nous ne doit prendre d'autres dieux à côté d'Allah». (C.II.63.) En raison de la règle universelle et sans exception établie par le Coran: «O vous qui croyez, obéissez à Allah et obéissez aux apôtres et aux détenteurs de l'autorité (élus) parmi vous» (C.IV.139), et à la lumière de l'enseignement de l'histoire relative aux désastres causés par l'adoration des héros dans ces treize derniers siècles, nous devons leur dire qu'à l'avenir le poste de Khalife ne doit être l'apanage de nulle famille, tribu ou nation, mais doit pouvoir être conféré à tout digne musulman capable d'entreprendre, avec foi, zèle et ardeur, avec une fidélité à toute épreuve et un courage inlassable, la pénible tâche d'annoncer le Message Divin à toutes les tribus de l'humanité en organisant l'œuvre des missions et en envoyant des

missionnaires jusqu'aux coins les plus reculés de la terre. Donc que toutes les sectes de l'Islam participent à l'élection du nouveau Khalifat en tant que symbole de l'unité de l'Islam. Ainsi le Khalife, chef spirituel du monde musulman, pourra s'adresser aux Musulmans vivant en monarchie ou en république et sous des gouvernements musulmans ou non-musulmans la conscience calme et en toute liberté. Dans ces conditions seulement il lui sera permis d'être un puissant instrument de bien pour le genre humain. Par son intermédiaire les anciennes querelles et les vieilles animosités pourront être oubliées, l'ordre pourra remplacer l'anarchie actuelle, des relations amicales pourront s'établir entre les Musulmans et le reste du monde civilisé et, par suite, beaucoup de conflits menaçants entre nations pourront être conjurés. Il est difficile de trouver pour cette tâche parmi les Musulmans d'aujourd'hui un homme aux idées assez larges, aux visées assez vastes, à l'idéal assez sublime, à la persévérance assez indomptable, à l'esprit de sacrifice assez développé. Il faut cependant que nous le trouvions d'une façon ou d'une autre; si nous ne le trouvons pas dans la génération présente, il nous faudra le créer dans la suivante. Mais nous devons en tous cas nous mettre à l'œuvre immédiatement et énergiquement pour résoudre ce problème. Nous avons certainement parmi nous des hommes de valeur, comme le Cheik Ahmed Sennousi, qui sont aptes à bien remplir les fonctions de Khalife.

Peut-être, dira-t-on que l'idée de réconcilier les Chiites et les Sunnites est une pure utopie, ou, pour être charitable, reste à l'état de souhait pieux, parce qu'au cours des treize derniers siècles ces deux sectes n'ont jamais montré aucune tendance à un rapprochement, et, avec le temps, se sont plutôt éloignées davantage l'une de l'autre. Nous répondrons à cela que les hommes sont menés par les circonstances. La prospérité engendre la jalousie, tandis que l'adversité, comme dit l'Imam Ghazzali, émousse le tranchant de l'inimitié. Or, c'est sur le roc du Khalifat que la

nef de l'unité de l'Islam a fait naufrage autrefois. Quand on aura réformé le Khalifat, l'unité de l'Islam revivra elle aussi. A tous points de vue la force vitale à l'époque du Prophète et des Khalifes orthodoxes était l'altruisme ou l'amour désintéressé du service de Dieu et de l'humanité, mais après la corruption du Khalifat par Moaviah et Amr, fils de Al-As, l'amour de soi ou la passion égoïste de la puissance et de la domination passa alors au premier plan dans les siècles suivants. Si désormais le Khalife n'a plus ni empire ni faste mais au lieu de cela prend le souci et nourrit le vif désir d'alléger les maux de l'humanité en détresse et d'élever les nations de la terre par l'éducation morale et l'influence spirituelle, alors il deviendra sûrement aussi pur que l'étaient les Khalifes orthodoxes. Une parole venant d'un cœur pur pénètre au plus profond de l'âme humaine. Depuis treize siècles ni la propagation de la foi ni l'organisation de missions envoyées dans le monde entier n'ont été considérées comme la première et la principale fonction du Khalife. De là la corruption et la décadence de l'institution islamique. Mais maintenant un ciel nouveau et une terre nouvelle vont être créés en ce qui concerne le Khalifat. A l'ombre de l'Islam régénérée non seulement l'union des Chiïtes et des Sunnites deviendra possible, mais on s'acheminera vers la réalisation de la paix sur la terre et de la bonne volonté parmi tous les hommes : « Et nous arracherons tout ce qu'il y a de rancœur dans leur sein (et ils seront assis) comme des frères, sur des couches élevées, face à face. » (C.xx.47.)

Si une religion ne s'efforce pas d'éliminer le mal de la société humaine et d'établir le règne de la justice dans le monde, elle n'est pas digne du nom de religion. L'Islam en particulier est venu pour préparer l'homme à dignement occuper le poste de vice-gérant de Dieu sur la terre et pour relever le défi accepté par le Tout-Puissant lorsque les anges insinuèrent que l'homme était indigne de ce poste éminent parce qu'il était enclin « à répandre la corruption sur la terre et à verser le sang de ses semblables ». Si l'on

envisageait superficiellement la conduite des Arabes dès que Moaviah et Amr eurent détruit l'œuvre glorieuse du Prophète et des Khalifes orthodoxes, on pourrait se demander si le Tout-Puissant a bien rempli sa promesse d'établir son vice-gérant sur la terre. Car dans le palais de Koufa, où le deuxième Khalife avait fondé une colonie pour la protection de la communauté islamique, Hussein, fils de Ali et de Fatimah et petit fils du Prophète, fut décapité aux pieds de Obiedoullah, fils de Ziyad, gouverneur de Koufa en l'an 61 de l'Hégire; bientôt après la tête de Obiedoullah tomba au même endroit aux pieds de El Moukhtar de la tribu de Saquifeh; quelques années plus tard la tête de El Moukhtar roula dans la poussière à ce même endroit aux pieds de Musaab, fils de Zubair; et, en l'an 72 de l'Hégire, la tête de Mussaab tomba aux pieds du Khalife Abdul-Malik, dans ce même palais de Koufa. L'horreur et la scélératesse peuvent-elles être portées plus loin! Mais si l'on étudie attentivement la question, on verra que le Tout-Puissant n'a pas manqué à sa promesse, car il a doué l'homme de la faculté de s'élever jusqu'aux sommets illimités des régions tant matérielles que spirituelles, et l'on ne découvrira pas davantage aucun vice ni aucun défaut dans la direction morale et spirituelle donnée par le Coran. En réalité la faute réside dans l'égoïsme des hommes qui, malgré les conseils de s'élever aux régions sublimes s'abandonnent aux passions bestiales et descendent au plus bas. Jetons un coup d'œil sur le merveilleux passage du Coran relatif à ce sujet:

«Par le figuier (dont les feuilles servirent à Adam et à Eve pour se faire des tabliers afin de couvrir leur nudité dans le jardin de l'Eden et en ce faisant marquèrent le point de départ des progrès de l'humanité dans l'ordre matériel), et par (le mont des) oliviers (sur lequel Jésus, l'Adam spirituel, proclama la première fois la venue du royaume de Dieu sur la terre pour l'humanité toute entière, marquant ainsi le point de départ des progrès dans l'ordre spirituel), et par le Mont Sinaï (où Moïse reçut les

dix commandements tendant à faire régner la loi et l'ordre dans la société et à favoriser le développement des progrès de la civilisation en sorte que ce fut là le point culminant de la législation pour établir les principes du progrès de l'humanité dans l'ordre matériel), et par cette citée dotée de sécurité (à savoir La Mecque où Mahomet, le Sceau des Prophètes, compléta l'enseignement spirituel commencé par Jésus, déclarant que l'homme était le détenteur de la confiance Divine pour devenir le vice-gérant de Dieu sur la terre, en devenant Son miroir pour réfléchir fidèlement Ses perfections en omniscience et omnipotence, et ainsi supprimer la corruption sur la terre et l'effusion du sang dans le monde), en vérité nous avons créé l'homme sous la forme la meilleure (car chez lui la matière et l'esprit sont si harmonieusement combinés qu'il pourra progresser à l'infini matériellement et moralement). Puis nous le chassâmes (de notre grâce quand il devint) le plus vil d'entre les vils (en préférant l'ignorance à la science et la passion à la raison, en adorant les images sculptées, les arbres, le soleil, la lune, les hommes et les anges, et en corrompant la terre et en versant le sang de ses semblables, quoiqu'il fut doué de la faculté de devenir le plus grand entre les plus grands), à l'exception de ceux qui croyaient (aux réalités et avaient la foi le courage et la résolution) et qui ont accompli de bonnes œuvres (c'est-à-dire qui ont dirigé leurs facultés dans le droit chemin et n'ont pas gaspillé leur temps dans de mauvais desseins et dans l'inaction; car leur récompense sera infinie (c'est-à-dire leurs progrès dans l'ordre physique ou spirituel n'aura pas de fin). Alors, qu'est-ce qui te fait (ô homme) refuser de croire à la religion (qui enseigne à l'homme de croire aux vérités des royaumes à la fois matériel et spirituel, et aux données de la vraie science avec la faculté de produire à l'infini, de diriger ses facultés dans le droit chemin afin de faire disparaître la corruption de la terre et l'effusion du sang dans le monde, de devenir réellement le vice-gérant de Dieu sur la terre ?) Dieu n'est-il pas le plus sage

d'entre les sages ? (ou est-il difficile à Dieu de créer l'homme à sa propre image d'omniscience et d'omnipotence avec la faculté de progresser à l'infini matériellement et spirituellement, et d'établir le royaume de Dieu sur la terre ?) » (C.LXXXVI, 1—8.)

La substance de ces quelques lignes qui contiennent un monde de signification est la suivante. Dieu jure par Adam, qui le premier mit les hommes sur la voie du progrès matériel, par Jésus, qui le premier les conduisit dans le sentier du progrès spirituel, par Moïse qui paracheva la loi de la civilisation matérielle et par Mahomet qui compléta l'enseignement spirituel, puis Il dit qu'Il a créé l'homme avec la faculté et la force de réaliser des progrès infinis, de telle façon que cet homme par une connaissance exacte et des efforts bien dirigés puisse établir le royaume de Dieu sur la terre et y devenir son vice-gérant. Mais s'il ne tire pas profit de ces privilèges, qui peuvent lui permettre de s'élever à des hauteurs illimitées, il sera exclu de la grâce et restera au fond de l'abîme qu'il s'est choisi pour lui-même. Dans le premier verset les deux points de départ sont accouplés et dans le second les deux termes finaux sont réunis, ou, en autres termes, Adam et Moïse sont l'alpha et l'oméga du progrès matériel, comme Jésus et Mahomet sont l'alpha et l'oméga du progrès spirituel.

Il y a là de plus une allusion discrète de Dieu, lorsqu'il jure par ces quatre révélations, à ce fait que dans les préceptes et les actes de ces quatre exemples résident une direction et une force suffisantes données à l'humanité, laquelle est douée de facultés illimitées, pour avancer à grands pas et arriver au terme du Millénium, et qu'il est également essentiel pour établir le royaume de Dieu sur la terre que la civilisation matérielle marche de pair avec l'avancement spirituel.

Il y a aussi dans ce passage une autre indication voilée que l'homme, lors de la création, a été « parfaitement formé » comme le miroir dans lequel l'image de la perfection divine en science et en action puisse se réfléchir inté-

géralement. Mais comme le nombre des perfections de l'Etre Infini est sans limite et que ses qualités sont sans borne, il s'ensuit qu'elles ne peuvent être pleinement réfléchies par les quelques individus parfaits qui, à de longs intervalles, passent comme des météores sur cette planète. Il sera donc nécessaire que tous les représentants de la race humaine atteignent la perfection du corps et de l'âme par la connaissance des choses telles qu'elles sont en réalité et par la conduite morale de leur existence à l'exemple d'Adam, de Moïse, de Jésus et de Mahomet. Lorsque par le progrès physique et spirituel de l'humanité en général la corruption sur la terre et l'effusion du sang sur cette même terre auront cessé d'exister, alors et alors seulement, tout enfant de l'homme qui est un vice-gérant de Dieu en puissance, deviendra réellement une manifestation de ce même Dieu. Voilà ce qu'on appelle dans le langage religieux l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. La réalisation de cet idéal si sublime par un travail perpétuel et incessant sera la fonction du Khalifat à l'avenir. Par suite les Khalifes futurs devront être libérés de toute ingérence d'ordre politique et de toute entrave inhérente à une famille, à une tribu ou au monopole d'une nation.

Quant au siège du Khalifat, si l'on résout cette question conformant à l'esprit qui a inspiré les pages précédentes, aucun lieu ne serait plus convenable que Constantinople, car c'est la métropole idéale de tout empire mondial, et cette ville a été depuis sa fondation le centre spirituel de deux grandes religions. La cité du Prophète, — Médine — conviendrait très bien pratiquement sous tous les rapports. Mais la situation troublée du Hedjaz et le fait qu'il se trouve sous la tutelle d'une puissance non-musulmane au point de vue politique et économique conseillerait dans les jours présents si troublés pour le monde entier d'éviter de telles complications. Si l'on ne peut obtenir Constantinople, Le Caire avec ses glorieuses et lointaines traditions, berceau de tant de civilisations et centre de tant d'empires, se présente comme la seule alternative possible.

Les Khalifes Fatimites y ont régné avec une splendeur et un éclat remarquables pendant trois cents ans (909—1171 de l'ère chrétienne). Les Khalifes Abbasides, après la conquête de Bagdad par les Mongols, se sont réfugiés en Égypte (1258—1538). Le Khalifat a en réalité passé du Caire à Constantinople. S'il passait de Constantinople au Caire, il ne ferait que retourner chez lui.

Aujourd'hui les Musulmans d'Égypte et ceux de l'Inde qui ont pris d'utiles leçons sous la férule des maîtres du même Pharaon, sont les seuls peuples capables d'apprécier combien il est important pour le Khalifat d'être une institution spirituelle dégagée complètement de la puissance temporelle. Eux seuls peuvent pleinement comprendre quel prestige aura la voix du Khalife quand il appellera les nations de la terre à l'unité de la Divinité, à l'unité de l'humanité, à la paix universelle et à la fraternité de tous les hommes. Comme nous comptons sur leur dévouement sincère à l'Islam, nous espérons profondément qu'ils ne négligeront rien pour faire sentir aux hommes, femmes et enfants de tous les pays de l'Islam, combien il importe que le Khalifat soit une institution spirituelle, qu'il revête un prestige nouveau à l'avenir et qu'il soit en contact étroit dans les mois qui vont suivre avec tous les groupements islamiques grâce aux journaux, aux pamphlets, aux livres et aux messagers envoyés en tous lieux. Il faut que des invitations en due forme soient adressées dans tout l'Islam aux hommes instruits pour qu'ils assistent à la Conférence qui doit se tenir au Caire en mars 1925 en vue de l'élection du nouveau Khalife du monde musulman tout entier. Si les représentants des groupements islamiques se réunissent au Caire l'an prochain, élisent le Khalife et deviennent ainsi les soutiens de cette institution sacrée, cet événement ouvrira pour la vie et l'activité de l'Islam une ère nouvelle qui ne pourra être comparée qu'à l'ère qui date de l'Hégire.

Mohammed Bereketoullah Maulavie.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

Goldziher (J.). Le dogme et la loi de l'Islam: histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane, traduction de F. Arin, VIII-315 pp., gr. in-8, 1920 30 fr.

Muhammed et l'Islam — Le développement juridique. — Développement dogmatique. — Ascétisme et sufisme. — Les sectes. — Formations postérieures.

Guidi (I.). L'Arabie antéislamique, 108 pp., in-16, 1921 7 fr. 50

Les royaumes de l'Arabie septentrionale et centrale avant Mahomet. — Les progrès intellectuels chez les Arabes. — Les progrès matériels. — Les Arabes du Sud et l'Abyssinie.

Huart (Cl.). Histoire des Arabes, 2 vol. (IV, 381 et 512 pp.), avec carte, gr. in-8, 1912 75 fr.

I: Configuration de l'Arabie. — II: Mœurs et coutumes des Arabes. — III: Histoire primitive de l'Arabie. — IV: Les rois de Ghassan et de Hira. — V: La Mecque avant Mahomet. — VI: Mahomet. — VII: L'émigration à Médine. — VIII: Organisation de la société musulmane. — IX: Khalifat d'Abou Bekr. — X: Les trois Khalifes orthodoxes, successeurs d'Abou Bekr: 'Omar, 'Othman, 'Ali. — XI: Les Oméiyyades. — XII: La prédication abbasside. — XIII: Khalifat des Abbassides. — XIV: Le Khalifat de Bagdad sous la domination des Emirs Al Omara. — XV: Aghlabites en Tunisie, Toulounides en Egypte, Hamdanides à Alep. — XVI: Les Fatimites. — XVII: Les Khalifes de Bagdad depuis Mostakfi. — XVIII: Institutions politiques et économiques. — XIX: Les Eyyoubites. — XX: Les Mamlouks turcs ou Bahrîtes. — XXI: Les Mamlouks circassiens. — XXII: Relations diplomatiques avec les puissances d'Occident. — XXIII: L'Espagne et le Maghreb. — XXIV: Les guerres civiles en Espagne. — XXV: Les petits Etats musulmans d'Espagne. — XXVI: Les Almoravides. — XXVII: Fin de la domination des Arabes en Espagne. — XXVIII: La dynastie saadienne au Maroc (1511—1670). — XXIX: Les Chérifs hasaniens de Sidjilmassa. — XXX: Le Yémen. — XXXI: Histoire de l'Oman. — XXXII: Histoire des Wahabites. — XXXIII: Les Arabes au Soudan. — XXXIV: Le Mahdi. — XXXV: Les Lettres chez les Arabes. — XXXVI: Les Sciences chez les Arabes.

Ibn Mâjid. Le pilote des mers de l'Inde, de la Chine et de l'Indonésie, par Shihab ad-Dîn Ahmad ben Mâjid, dit « le lion de la Mer », *texte arabe*, reproduction phototypique du MS. 2292 de la Bibliothèque Nationale, publié par G. Ferrand, 362 planches en phototypie du texte arabe, III, 8 pp., gr. in-8, 1923 180 fr.

Instructions nautiques et routiers arabes et portugais, reproduits, traduits et annotés par G. Ferrand, tome I.

L'œuvre nautique de Ibn Mâjid qui a été rédigée entre 1462 et 1489—90, apparaît comme la somme des connaissances acquises de son temps tant dans la théorie que dans la pratique de la navigation. C'est donc plus et mieux que le résultat d'une expérience et de travaux personnels: nous devons tenir ces documents pour une sorte de synthèse de la science nautique dans les dernières années du moyen-âge.

Ibn Mâjid est par ailleurs un personnage historique de marque. Il sera établi par des documents décisifs qu'il fut le « pilote arabe » qui conduisit de Malindi, sur la côte orientale d'Afrique, à Calicut, l'escadre portugaise que commandait Vasco de Gama.

Kayrawani (Ibn Abou Zeyd). La Risala, ou traité abrégé de droit malékite et de morale musulmanes, traduction, avec commentaires et index analytique, par E. Fagnan, VIII, 294 pp., in-8, 1914 30 fr.

Kindi (Al-). The history of the Egyptian cadis as compiled by Abu Omar Muhammad ibn Yusuf ibn Yakub al Kindi, together with additions by Abu-al-Hasan Ahmad ibn Abu el-Raman ibn Burd, *the Arabic text*, edited from the Ms. in the British Museum by R.-J.-H. Gottheil, XLIII, 213 pp., gr. in-8, 1908 40 fr.

Massignon (L.). La passion d'al-Hosayn-Ibn-Mansour al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam exécuté à Bagdad le 26 mars 922; étude d'histoire religieuse, 28 planches, 2 vol. (1100 pp.), gr. in-8, 1922 100 fr.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

Massignon (L.). Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane, 303 pp. et 104 pp. de textes arabes, *gr. in-8*, 1922 50 fr.

Montet (E.). De l'état présent et de l'avenir de l'Islam, six conférences faites au Collège de France en 1910, 159 pp., *in-8*, 1911 12 fr. 50

Intérêt des questions islamiques. — Statistique de l'Islam. — Propagation de la religion musulmane. — Ses déformations: schismes, hérésie et sectes. — Le culte des saints musulmans. — Les confréries religieuses. — Leur mysticisme et leur formalisme. — Leur action politique et sociale. — Tentatives de réforme de l'Islam. — Bâbisme et Béhaisme. — De l'avenir des peuples musulmans. — Les tendances libérales et les efforts vers l'émancipation de l'Islam.

Nicolas (A. L. M.). Essai sur le cheikhisme, 4 fascicules *in-12* et *in-8*, 1910—1914 30 fr.

Fascicule I: Cheikh Ahmed Lahçahî, 1910. — II: Seyyèd Kazem Rehtî, 1914. — III: La doctrine, 1911. — IV: La science de Dieu, 1910.

Nicolas (A. L. M.). Seyyèd Ali Mohammed, dit le Bab: le Beyan persan, traduit du persan par A. L. M. Nicolas, 4 vol. *in-12*, 1911—1914 50 fr.

Zohni (Abd el Salam). La responsabilité de l'état Egyptien à raison de l'exercice de la puissance publique, 2 vol., *gr. in-8*, 1914 75 fr.

Tome I: La responsabilité de la puissance publique dans ses rapports avec les capitulations et la réforme judiciaire. — Réfutation des doctrines de M. Pélissé du Raous. — II: L'interprétation jurisprudentielle de l'article 11 du R. O. J. — Article 11 ancien et article 11 nouveau. — La garantie judiciaire des droits individuels à l'encontre des actes des administrations publiques. — Le système italo-belge. — Son épanouissement dans le droit mixte égyptien.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN ARABIE

Première mission: De Jérusalem au Hedjaz, Médâin-Saleh. Carte, 41 pl., nombreuses fig. dans le texte, XVI-507 pp., *gr. in-8*, 1909 150 fr.

Deuxième mission: El-'ELA, d'Hégra a Teima, Harrah de Tebouk. 3 parties, grand *in-8*, 1914 (paru en 1920) 300 fr.

I. — Texte: *Itinéraire et Archéologie*. — Journal de voyage, itinéraire général (Voyage du printemps de 1909 — Excursion du printemps de 1910). — Chap. II. — L'oasis d'el-'Ela et les ruines de Hereibek (la vallée au sud de Hereibek. — L'oasis et le village d'el-'Ela — Hereibek et ses monuments). — Chap. III. — Notes complémentaires sur Médâin-Saleh — Excursions à Teima. — Excursion dans le Harrah de Tebouk. — *Epigraphie*: Chap. I. — Inscriptions nabatéennes. — Chap. II. — Inscriptions minéennes. — Chap. III. — Inscriptions lihyanites — Graffites lihyanites. — Chap. IV. — Graffites tamoudéens. — Chap. V. — Quelques textes hébreux, grecs et latins — Table des figures dans le texte — XV, 690 pp.

II. Atlas de 153 planches et cartes en phototypie et en photolithographie (pl. I à LXX vues et planches d'archéologie, cartes — pl. LXXI à CXII: inscriptions nabatéennes, minéennes, lihyanites. — pl. CXIII à CLIII: Graffites nabatéens, minéens, lihyanites, tamoudéens, grecs. — Dans un portefeuille.

III. (Supplément): Coutumes des Fuqara. — Chap. I. — Tribu et famille. — Chap. II — La vie individuelle. — Chap. III. — La vie religieuse. — Chap. IV. — Plantes et animaux — Indices, 97 pp.

Troisième mission: Les Châteaux arabes de Qeseir 'Amra, Haraneh et Tuba. 1 vol. de texte de 134 pp. et un atlas de 58 planches, ensemble 2 vol. *gr. in-8*, 1922 125 fr.